XIII-e année, N-os. 7-9. Juillet-septembre 1936.

REVUE HISTORIQUE

DU

SUD-EST EUROPÉEN

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

dirigée par

N. IORGA

Professeur à l'Université de Bucarest, agréé à la Sorbonne, associé de l'Institut de France.



— FONTENAY-AUX-ROSES —
ÉCOLE ROUMAINE
50, Rue des Châtaigniers

— BUCAREST —
LIBRAIRIE PAVEL SURU
73, Calea Victoriei.

DIRECTEUR:

N. IORGA

BUCAREST, ŞOSEAUA BONAPARTE, 6.

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION:

C. MARINESCU

Professeur à l'Université de Cluj.

SOMMAIRE

ARTICLES:

Imprimerie „Datina Românească"
Vălenii-de-Munte.

REVUE HISTORIQUE DU SUD-EST EUROPÉEN

PUBLIÉE PAR N. IORGA, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

XIII-E ANNÉE, NOS. 7-9. JUILLET-SEPTEMBRE 1936.

Les relations polono-roumaines

— Conférence donnée à Bucarest par M. Oscar Halecki —

Monsieur le Président,
Excellences,
Mesdames, Messieurs,

Je tiens non seulement à remercier très chaleureusement M. le professeur Iorga de ses paroles élogieuses qu'il a bien voulu m'adresser, mais je tiens, en même temps, à lui dire combien je suis fier et heureux du privilège de parler sous sa présidence.

Je le connais personnellement depuis longtemps; le l'ai rencontré et admiré dans presque toutes les capitales de l'Europe, y compris la nôtre. Cette fois enfin, se réalise mon voeu de le voir en sa chère Roumanie dont il est le symbole vivant, incarnant d'une manière admirable le génie de sa race.

Le titre „Les relations polono-roumaines" donné à ma conférence de ce soir a pu éveiller chez certains d'entre vous, Mesdames et Messieurs, l'espoir qu'il sera question d'actualités politiques. Or, je n'ai pas l'intention de m'aventurer sur ce terrain qui n'est pas le mien, mais, au contraire, je veux rester dans les limites de ma compétence, très modeste, d'historien.

Cependant, ayant devant moi M. le professeur Iorga, je puis invoquer son exemple pour vous dire que l'histoire, interprétée de cette manière synthétique qui est la sienne et que je tâche d'imiter, projette parfois des lumières étonnantes sur les questions qui nous préoccupent dans le présent et même sur l'horizon de l'avenir.

D'autre part, m'intéressant surtout à des siècles assez éloignés de nous, aux XIV-e, XV-e et XVI-e siècles de la Renaissance que M. Iorga vient de caractériser en quelques mots si marquants, je me permettrai d'insister sur cette époque que je connais un peu mieux que les autres. Cela aussi pourrait, au pre-

mier abord, décevoir mon auditoire. Mais, de nouveau, je ferai appel à l'expérience que nous offre l'oeuvre véritablement monumentale de M. Iorga, qui étudie toutes les époques de l'histoire, mais qui très souvent a su établir, d'une manière convaincante, les rapports entre des temps depuis longtemps écoulés et ceux que nous vivons.

Je n'ai plus qu'une seule réserve à faire avant d'aborder mon sujet. Parlant des relations historiques entre deux peuples, il faudrait arriver à ce tour de force d'envisager ce passé de deux points de vue différents à la fois, ce qui est particulièrement difficile et presque impossible, lorsque, appartenant à l'un de ces pays, il faut avouer qu'on ne connaît pas suffisamment la langue de l'autre pays. Les études sur les rapports polono-roumains ont certainement souffert de cette circonstance, purement extérieure, que nos deux langues ne sont pas suffisamment connues dans nos pays respectifs. Beaucoup de vos historiens, M. Iorga et d'autres, nous ont d'ailleurs gâtés en publiant les fruits de leurs réflexions en des langues généralement répandues en Europe.

Il y a, en Pologne, un seul historien, un de mes collègues, très au courant des travaux des historiens roumains, qui a surmonté cette difficulté linguistique. C'est le professeur O. Górka, si connu en Roumanie, dont les recherches ont éclairci bien des points obscurs de notre passé commun. Tout en rendant hommage à son érudition remarquable dans ce domaine, je dois vous prévenir d'avance que je m'écarte quelque peu de ses conceptions historiques.

Voici pourquoi. M. Górka juge assez sévèrement le passé de la Pologne d'avant les partages. Moi, je suis plus optimiste. L'attitude de M. Górka s'explique dans une certaine mesure grâce au fait que, justement en étudiant les rapports polono-roumains, on est bien des fois amené à regretter des erreurs du passé, des fautes politiques qui ont été commises de part et d'autre, y compris la part polonaise, et qui ont retardé le moment où nos deux nations ont pu enfin collaborer si étroitement et si amicalement, comme c'est le cas aujourd'hui.

Mais, ceci étant dit, je crois néanmoins que, même dans ce cas particulier, un jugement par trop pessimiste ne correspondrait pas exactement à la réalité des choses. Tout en m'efforçant d'être aussi objectif et aussi prudent que possible, je crois

pouvoir affirmer que nous n'avons pas besoin de rougir, ni les uns, ni les autres, de cette longue évolution des rapports historiques entre la Roumanie et la Pologne, qui nous montrent même quelques pages très belles. Et de ces pages nous pouvons puiser un très riche enseignement pour le présent et pour l'avenir.

M. Iorga a observé bien justement[1], il y a quelques instants, que dans une seule conférence il est impossible de traiter ce sujet énorme en toute son ampleur. Par conséquent je me propose d'effeuiller devant vous quelques pages seulement de cette histoire des rapports polono-roumains et d'attirer votre attention sur un nombre limité de problèmes qui me semblent particulièrement caractéristiques.

La première de ces pages nous mène tout de suite très loin dans le passé. Comme historiens nous avons l'habitude de méditer sur les origines. Par conséquent je me permettrai de vous dire d'abord quelques mots sur le moment où nos deux nations sont entrées pour la première fois en rapports continus, directs, l'une avec l'autre.

Ce moment n'est pas arrivé avant le milieu du XIV-ème siècle, et ce retard relatif est facile à expliquer.

Au moment où le premier Basarab fondait sa capitale à Curtea-de-Argeş, — dont nous venons de visiter la magnifique église princière avec ses fresques incomparables, — et descendait peu à peu des hauteurs des Carpathes vers la vallée du Danube, notre roi Ladislas I-er reconstituait l'ancien royaume de Pologne sur les bords de la Vistule. Dans cette situation il ne pouvait y avoir aucun contact immédiat entre ces deux territoires si éloignés et les deux peuples qui les habitaient.

Mais bientôt deux événements devaient se produire presque simultanément, qui ont établi ce contact et provoqué la première rencontre entre Roumains et Polonais.

En ce qui concerne la Roumanie, vous savez mieux que moi comment, vers la moitié du XIV-ème siècle, à côté de la principauté méridionale, la Valachie, se forma une seconde principauté roumaine, l'État roumain du Nord, la Moldavie, plus rapprochée du territoire polonais.

---

[1] Voy. à la fin. *N. R.*

D'autre part, Casimir-le-Grand de Pologne incorporait en même temps à son royaume cette terre de Halicz, la Ruthénie Rouge, qui s'étend entre la Moldavie et la Pologne primitive.

Ce n'est qu'à partir de ce moment que les deux États et les deux nations purent communiquer directement. Bientôt en effet s'établirent des relations réciproques.

On nous raconte souvent que, dès ces débuts, en 1359, un premier conflit armé se produisit entre la Pologne et la Roumanie, par l'intervention de Casimir-le-Grand dans les affaires de la Moldavie. Cependant d'après les récentes recherches de M. Górka, ce fait est assez contestable. Il n'est pas du tout sûr que Dlugosz, notre historien du XV-ème siècle, qui parle de ce conflit, soit digne de foi sur ce point, notamment en ce qui concerne l'époque vers laquelle ce fait se serait produit.

Ce qui est certain c'est qu'à l'époque de Casimir-le-Grand s'établit entre la Pologne et la Moldavie un contact d'un autre ordre, d'un ordre plus sympathique, plein de promesses pour l'avenir. C'était d'abord la collaboration dans le domaine religieux. Je songe aussi bien à l'Église catholique romaine, protégée par Casimir-le-Grand, qu'à l'Église orthodoxe, car nous constatons d'une part, la fondation en Moldavie d'un évêché catholique à Séreth, encouragée du côté polonais, d'autre part, l'existence de liens très étroits entre l'hiérarchie orthodoxe du pays de Halicz et celle des territoires roumains.

C'est ainsi que les rapports entre les deux peuples trouvèrent tout de suite des assises plus profondes d'ordre spirituel. Mais ce n'était pas tout.

En même temps se nouèrent, très rapidement, d'importantes relations commerciales entre la Pologne — surtout entre ses nouvelles acquisitions — et les principautés roumaines, surtout celle de Moldavie. L'origine de ces relations s'explique aisément, lorsqu'on envisage la situation des deux pays du point de vue de la géographie humaine et économique.

L'un d'eux est orienté, le long de la Vistule, vers la Baltique, l'autre, le long du Danube, vers la Mer Noire. Pris ensemble, ils constituent, dès cette époque, un lien entre ces deux mers, si importantes dans l'histoire générale de l'Europe. Ils constituent en même temps une digue, une barrière qui se dresse entre la

Baltique et le Pont Euxin. Tout effort de coopération entre les deux peuples avait donc, dès cette époque éloignée, une signification économique, tracée par les grandes voies de commerce. Mais il pouvait avoir aussi — et nous y reviendrons — une importance politique de tout premier ordre.

Vous voyez donc que ces débuts lointains des relations polono-roumaines ne sont pas sans avoir des liens avec les problèmes les plus graves qui préoccupent le XX-e siècle.

Mais j'arrive tout de suite au second problème, assez délicat, qui frappe les historiens de ces relations. C'est en 1387 que se place le premier document relatif à un acte d'hommage rendu par un prince de Moldavie au roi et à la couronne de Pologne. Je crois que nous pouvons très franchement nous expliquer — entre Roumains et Polonais — sur cet aspect des relations entre la Moldavie et la Pologne, à savoir sur ces actes d'apparence féodale. Je dis: „d'apparence", parce que la féodalité dans son sens strict n'a jamais joué un rôle considérable en droit public polonais.

La soumission volontaire, temporaire, de certains princes moldaves à la royauté polonaise n'a absolument rien qui pourrait justifier de notre côté une vanité ridicule, ni du côté roumain un sentiment de malaise, de regret.

Pour comprendre ces actes, qui vont se répéter — c'est pourquoi j'insiste sur le premier —, il faut se rendre compte de l'idée maîtresse, du caractère constitutionnel de ce vaste État qu'était devenu alors l'ancien royaume du temps de Casimir-le-Grand.

La Pologne ne s'est pas étendue par des guerres de conquête, ni en invoquant, comme d'autres pays, des prétentions impériales et partant des prétentions de suzeraineté sur ses voisins.

Restée en dehors des limites de l'ancien Empire romain, longtemps menacée dans son indépendance nationale par le nouvel Empire germanique, éloignée de l'Empire de Constantinople et inquiétée bientôt par l'impérialisme agressif de la troisième Rome, de Moscou, la Pologne resta à travers toute son histoire étrangère, voire hostile à l'idée impériale. Elle lui opposait sa couronne royale indépendante et, réclamant pour elle une complète égalité de droit, elle savait respecter l'égalité juridique des autres pays, justement attachés, comme l'était la Pologne elle-même, à leur liberté.

Mais, dès la fin du XIV-e siècle, la Pologne se rendait compte

de la nécessité d'une entente étroite avec ceux de ses voisins qui se trouvaient dans une situation analogue, exposés aux mêmes dangers, et c'est pourquoi elle développa, à l'époque glorieuse des Jagellons, son système d'unions fédératives.

Lorsque nous rencontrons ce terme d'union dans le vocabulaire des documents contemporains, ne songeons aucunement à des conceptions juridiques précises. Il est presque stérile de discuter longuement pour savoir si telle union, conclue, par exemple, entre la Pologne et la Lithuanie, avait un caractère d'incorporation, d'union réelle, d'union parlementaire, d'union personnelle ou enfin de lien féodal. Toutes ces formes étaient en état de pleine évolution. Les textes eux-mêmes n'ont pas une importance décisive.

Ce qui importait, c'était de créer entre les peuples qui se trouvaient sur ces vastes territoires entre la Baltique et la Mer Noire, des liens dans les domaines intellectuel et économique. Il se formait ainsi dans un intérêt commun une fédération aux formes très souples, fédération pour laquelle le grand historien qu'était Ranke a trouvé l'expression de „constellation jagellonienne".

En effet, dans ce système d'unions, créé par la nouvelle dynastie polono-lithuanienne, chacun des pays particuliers pouvait jouer le rôle d'une étoile dans un système planétaïre. Il y avait une possibilité de libre épanouissement pour l'individualité de chacune des nations fédérées.

Pour revenir, après cette parenthèse, au cas spécial qui nous intéresse ici, nous voyons tout de suite que les actes qui réglaient les relations de la Couronne de Pologne avec les princes roumains étaient parfois de caractères différents. Ainsi, entrant en rapports, dès la fin du XIV-ème siècle, avec la Valachie, avec Mircea, la Pologne ne lui imposa aucune suzeraineté, se limitant à traiter une alliance avec celui qu'on appelait chez nous le „Hospodar de Bessarabie".

Il faut se demander si cette entrée dans le système jagellonien pouvait présenter, dans la situation donnée, un avantage réel pour les principautés roumaines, justifiant la décision de leurs monarques. Je crois qu'il y avait là un avantage de triple ordre. Tout d'abord, celui de la défense commune contre les Ottomans. Aucun doute sur ce point n'est possible, à mon avis, bien qu'on ait émis des opinions différentes à cet égard,

Le rôle que la Pologne, fédérée avec la Lithuanie, pouvait jouer dans la lutte contre les Ottomans, se trouve souligné dans les écrits contemporains de Philippe de Mézières sur lequel M. Iorga le premier a attiré l'attention du monde scientifique. D'autre part, Venise, à la veille de la bataille de Nicopolis, faisait de la collaboration de la Pologne une condition de son adhésion sans réserve au projet de croisade Nous savons enfin qu'au lendemain de Nicopolis, lorsqu'il s'agissait de la question épineuse de délivrer les prisonniers français et bourguignons, c'est entre autres aussi à la Cour de Pologne que l'on demanda d'intervenir auprès des Ottomans.

Mais le danger turc n'était pas le seul. Se rapprochant de la Pologne, les principautés roumaines avaient encore un autre intérêt: celui de trouver un point d'appui contre les prétentions de la Hongrie. Permettez-moi de citer, à ce propos, un fait relativement peu connu. La Hongrie était alors gouvernée par l'empereur Sigismond de Luxembourg, en même temps roi de Bohême. Dans un traité conclu avec la Pologne il avait introduit la clause extrêmement dangereuse que, si le prince de Moldavie, le grand prince Alexandre-le-Bon, ne marchait pas contre les Turcs, son territoire serait partagé entre la Hongrie et la Pologne. Or, en 1429, lorsque Sigismond de Luxembourg, inquiété par la politique polonaise, vint en Volhynie, dans la bourgade de Luck, pour semer la discorde entre Polonais et Lithuaniens, il trouva prétexte qu'Alexandre-le-Bon n'avait pas accompli ses engagements et voulu procéder, suivant le traité, au partage de la Moldavie. Sa prétention odieuse fut rejetée d'emblée par le roi de Pologne qui déclara ne pouvoir abandonner celui qui s'était mis sous sa protection. C'est alors que Sigismond de Luxembourg proposa une couronne royale à la Lithuanie pour l'opposer à la Pologne.

Mais, à côté du problème turc et du problème hongrois, il y avait pour la Moldavie, dans ses attaches avec la Pologne, un troisième avantage, qui est souvent perdu de vue.

Il résulte de la situation même de votre pays, placé dans un carrefour, où s'ouvrait le passage à travers lequel les hordes d'agresseurs asiatiques pénétraient en Europe. Après les Pétchénègues et les Coumans c'étaient les Tatars qui constituaient un danger perpétuel, troublant l'établissement pacifique des Rou-

mains, notamment en Moldavie. A cette époque, la Lithuanie, unie à la Pologne, avait refoulé les Tatars. La domination jagellone était très solidement établie entre les embouchures du Dniester et du Dniéper, le long de la Mer Noire. De ce fait, pendant un certain temps la Moldavie se trouva entièrement protégée contre le danger tatare, qui ne reviendra qu'après l'affaiblissement de l'État polono-lithuanien.

Je ne citerai de nouveau qu'un seul témoignage. Parmi les voyageurs d'Occident qui vinrent en Orient au début du XV-ème siècle il y en a un de particulièrement curieux: Guillebert de Lannoy. Ce gentilhomme bourguignon a découvert la Pologne au monde occidental, comme le fit plus tard Herberstein pour la Russie. Lors de son deuxième voyage en Pologne, en 1421, il avait l'intention de continuer sa route, par la Moldavie et les Balcans, jusqu'à Constantinople. Il arriva, en effet, chez Alexandre-le-Bon, mais, étant donnée la guerre contre les Turcs qui venait d'éclater, des troubles régnaient dans les Balcans, de sorte qu'il ne pouvait pas continuer sa route. Le prince de Moldavie lui conseilla alors de traverser le Dniester, près de cette Cetatea-Albă, — qui intéresse à juste titre les historiens roumains et à laquelle, après les recherches fondamentales de M. Iorga, M. Georges Brătianu vient de consacrer un ouvrage si documenté. De l'autre côté du Dniester, la Podolie polono-lithuanienne était tellement pacifiée que Guillebert de Lannoy put voyager beaucoup plus facilement que dans les Balcans. Il put, sans danger, aller jusqu'en Crimée s'embarquer sur un navire génois et atteindre ainsi Constantinople.

Mais, parmi ces trois questions que je viens d'esquisser, la première, le danger turc, était de beaucoup la plus importante. M. Iorga a montré, avec beaucoup de raison, que l'invasion des Ottomans ne représentait pas tout de suite, à la fin du XIV-ème et au début du XV-ème siècle, cette force presque invincible qu'elle devait avoir après la chute de Constantinople et au temps de Soliman-le-Magnifique. Il faut donc regretter que la solidarité chrétienne de cette époque n'ait pas été assez forte, assez loyale, pour écarter ce danger, à un moment où c'était chose relativement facile et que les divers projets de ligue anti-ottomane, dont plusieurs viennent d'être étudiés avec tant de soin par M. le professeur Marinescu, n'aient pas été réalisés.

Cela eut épargné à l'Europe toute entière, et spécialement aux

populations des Balcans et de la Roumanie, la détresse et les souffrances de longs siècles ultérieurs.

Il est vrai qu'au XV-ème siècle, en Pologne, comme ailleurs, on ne s'est pas toujours rendu compte de ce devoir de solidarité. Pour justifier mon pays, j'invoquerai de nouveau, non pas des considérations générales, mais un fait: la grande croisade de Ladislas III, le héros de Varna. Je ne partage pas l'opinion de certains de mes compatriotes, qui critiquent le roi de Pologne d'avoir entrepris, ensemble avec Jean Hunyadi, dont vous soulignez si volontiers l'origine roumaine, cette croisade terminée par une défaite. Elle échoua parce que l'Occident n'y participa pas d'une manière aussi énergique qu'on pouvait l'espérer. Notre jeune roi périt en 1444 par suite de circonstances difficiles à prévoir, après de grandes victoires qui auraient pu sauver Constantinople et changer le cours de l'histoire.

Cette lutte de véritables martyrs de la chrétienté est relativement bien connue. Cela est différent lorsque nous avançons dans la seconde moitié du XV-ème siècle. Les historiens roumains nous reprochent souvent que le héros de la Moldavie, Étienne-le-Grand — dont je m'empresse de reconnaître les mérites — n'ait pas trouvé en Pologne l'appui qu'il espérait et qui était prévu dans l'acte d'hommage rendu à Casimir Jagellon.

Je suis parfaitement de votre avis que cet appui fut insuffisant et inefficace. Mais il faut placer la politique de Casimir dans le cadre de la situation générale de la Pologne. Il faut se rendre compte de la difficulté de combattre les Turcs après la chute de Constantinople, après Caffa, Chilia et Cetatea-Albă perdues. Cette lutte devait être soigneusement préparée, d'autant plus que le roi de Pologne était préoccupé par d'autres questions politiques non moins importantes. D'une part, il voulut placer ses fils sur les trônes de la Bohême et la Hongrie. Les Roumains estiment parfois que l'élection de Maximilien I-er au trône de la Hongrie leur aurait été plus avantageuse que celle d'un Jagellon. Je ne saurais les suivre. Je crois que justement l'établissement en Hongrie de représentants de la dynastie polonaise créait la situation la plus favorable pour la Moldavie et, en général, pour l'amélioration des rapports entre tous les pays de cette région.

Mais il y a encore un autre aspect de la question. Le danger oriental ne se limitait pas à la Turquie et aux Tartares. Il y avait

encore Moscou. Casimir Jagellon ne pouvait pas s'aventurer dans la direction de la Mer Noire aussi longtemps que les frontières orientales de sa monarchie étaient menacées par les Moscovites. Nous verrons que cette question prendra, elle aussi, une importance considérable pour les relations polono-roumaines.

Nous arrivons maintenant, cinq ans après la mort de Casimir, qui avait entretenu avec la Moldavie des rapports amicaux, à la grande catastrophe de 1497, qui est, sans aucun doute, le moment le plus troublant dans les rapports polono-roumains. L'expédition vers la Mer Noire, entreprise enfin par le nouveau roi Jean Albert, se dirigea finalement non pas contre les Turcs, mais contre la Moldavie, et aboutit à la défaite des Polonais en Bucovine. Elle est restée énigmatique, malgré tous les progrès des recherches. Il n'y a pas d'accord entre historiens sur ce problème. Je crois toutefois pouvoir affirmer avec certitude que c'est à tort que les Roumains ont soupçonné Jean-Albert d'avoir délibérément trompé Étienne-le-Grand et de n'avoir jamais songé à marcher contre les Turcs.

Lorsque l'on considère cette expédition, non pas comme un fait isolé, mais comme le résultat de tous les préparatifs des Jagellons, dirigés contre les Ottomans, lorsqu'on prend en considération, non seulement l'expédition polonaise, mais aussi l'expédition lithuanienne parallèle, qui jusqu'au dernier moment sut éviter toute rupture avec la Moldavie, on constate que le but primitif, essentiel de cette entreprise était la lutte contre les Turcs, lutte qui évidemment était aussi dans l'intérêt de la Moldavie.

Le changement qui intervint en cours de route, l'attaque contre Étienne-le-Grand, fut une de ces guerres préventives, toujours si regrettables. Quelle en était la cause? Il y avait alors entre Polonais et Roumains une chose qui plus d'une fois a travers les siècles a inutilement troublé nos rapports : une malheureuse méfiance. Car à la méfiance d'Étienne-le-Grand répondait une méfiance polonaise contre sa politique. Et je me permets d'ajouter qu'elle avait deux justifications. L'une était cette malheureuse et éternelle question de la Pocutie. Je n'ai pas l'intention d'en examiner l'aspect juridique. M. Nistor lui a consacré un travail de la plus haute valeur. Mais, ce qui importe, c'est de savoir si ce territoire minuscule entre la Pologne et la Roumanie valait la peine d'être âprement disputé pendant des dizaines

d'années en faisant couler, dans une lutte stérile, un sang chrétien qu'on hésitait de répandre en combattant l'ennemi commun. J'ai lu dans un ouvrage de M. Iorga la constatation que la possession du territoire de la Pocutie n'était pas d'un intérêt vital, d'une nécessité absolue pour la Roumanie. Mais en tout cas les revendications auxquelles elle s'attacha si longtemps exaspérèrent la politique polonaise et expliquent, dans une certaine mesure, cette méfiance de Jean-Albert et de son entourage.

Elle avait aussi une autre cause, à laquelle j'ai déjà fait allusion : le danger moscovite qui menaçait les Jagellons du côté de l'Est. Vers la fin du XV-ème et le commencement du XVI-ème siècle, tous les adversaires de la Pologne qui voulaient l'encercler, entraient en rapports avec Moscou. C'était la politique de Maximilien I-er, de Mathias Corvin de Hongrie, d'Albert de Brandebourg. C'était malheureusement aussi la politique des princes moldaves de la même époque. Étienne-le-Grand avait marié sa fille à l'héritier présomptif du grand duc de Moscou. Les différentes ambassades qu'il y envoyait n'étaient pas sans inquiéter les Jagellons.

Lorsque se produisit la déplorable et regrettable attaque contre Étienne-le-Grand et après notre défaite dans les forêts de la Bucovine, qui est-ce qui profita de la situation ? La Hongrie d'abord, qui eut le beau rôle de médiateur. Ensuite, et surtout, les Turcs qui, à travers le territoire moldave, réussirent à dévaster la région de Halicz.

Au XVI-e siècle, un autre prince moldave, Pierre Rareş, retomba dans les erreurs du passé. De nouveau nous eûmes des luttes stériles pour la Pocutie, terminées cette fois-ci par une victoire polonaise. De nouveau, la Moldavie s'entendait avec Moscou, au moment d'une lutte mortelle entre les Jagellons et le jeune Ivan-le-Terrible. Et M. Iorga a constaté très justement que, poursuivant sa politique anti-polonaise, Pierre Rareş dut abandonner les intérêts des Roumains de Transylvanie. Enfin, ce furent de nouveau les Turcs qui profitèrent de ses dissensions et s'établirent en Moldavie en 1538.

En ce qui concerne le développement ultérieur des rapports polono-roumains, je voudrais, sans entrer dans les détails, insister sur un seul problème : sur les interventions de la Pologne ou plutôt de certains seigneurs polonais dans les affaires inté-

rieures de la Moldavie, interventions qui, à juste titre, peuvent choquer les Roumains d'aujourd'hui et qui, dans la plupart des cas, furent de graves erreurs politiques.

Il faut les examiner de plus près pour voir si on ne peut pas les expliquer dans une certaine mesure.

Commençons par les interventions qui eurent lieu au temps du dernier Jagellon, de Sigismond-Auguste. Elles contribuèrent sans doute à troubler l'ordre et la paix en Moldavie, mais elles étaient provoquées par la politique ottomane, qui voulait décider du choix des princes moldaves. Il est aisé de comprendre que pour les Polonais il n'était pas commode d'avoir comme voisins des princes soutenus par les Turcs.

D'autre part, il y a lieu de souligner que toutes ces interventions du temps d'Alexandre Lăpuşneanu et de Jean Basilikos, „le Despote", n'étaient pas menées officiellement par le gouvernement polonais, ni même avec son consentement. Il s'agissait d'entreprises de quelques seigneurs qui étaient plus ou moins des instruments de la politique des Habsbourg, entreprises nuisibles non seulement pour les Roumains, mais aussi pour la politique générale de la Pologne, à un moment où elle était préoccupée par les événements de Livonie.

Ce qui est plus intéressant, c'est que vers la fin du XVI-e siècle nous nous trouvons en présence de deux grands hommes, dont l'un et l'autre font honneur à leur pays. Je songe, d'une part, à notre grand chancelier Jean Zamoyski et, d'autre part, au prince Michel-le-Brave, auquel M. le professeur Panaitescu vient de consacrer un magnifique ouvrage que je n'ai pas encore eu l'occasion de consulter.

Je crois que dès à présent on peut constater une chose: ces deux hommes avaient, en somme, en ce qui concerne la question roumaine, un seul et même but: celui de créer une union, un lien, entre les trois tronçons de terre roumaine: la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie.

Seulement leurs méthodes étaient différentes. Zamoyski voyait un seul ennemi: les Habsbourg. Il croyait pouvoir opérer cette union par l'intermédiaire des Movilă, qu'il voulait instaurer en Moldavie et en Valachie, contre l'empereur et en négligeant le danger ottoman. Michel-le-Brave, lui, ne voyait que le danger ot-

toman. Il espérait trouver un appui auprès des Habsbourg, et en fut cruellement puni.

Vous voyez donc que ce conflit tragique, qui empêcha toute collaboration entre le plus grand Polonais et le plus grand Roumain de cette époque, prit naissance bien qu'ils eussent poursuivi des desseins analogues, utiles non seulement pour leurs pays, mais pour la chrétienté toute entière. Malgré tout, ils se firent une guerre acharnée et versèrent de nouveau inutilement le sang des deux nations.

Notons cependant que ces démêlés regrettables étaient accompagnés de rapports intellectuels, plus intenses que jamais, entre Polonais et Roumains, qui en ce siècle de l'humanisme se rendirent compte définitivement, les uns et les autres, du caractère essentiellement latin de leur civilisation. Les liens qui en résultèrent ne devaient plus s'interrompre malgré toutes les vicissitudes politiques.

En ce qui concerne ces dernières, je passe un siècle presque entier pour citer de nouveau une figure remarquable: Jean Sobieski. De nouveau je commence par constater que ce roi polonais, chrétien et européen à la fois, fut certes malheureux dans sa politique roumaine. Mais n'oublions pas que Jean Sobieski est non seulement un grand roi polonais, mais aussi le héros de Vienne: en 1683 il brisa, une fois pour toutes, la puissance ottomane. Il rendit ainsi un grand service, non seulement à l'Autriche et à la Hongrie, mais aussi à tous les pays qui supportaient plus ou moins directement le joug ottoman et qui n'auraient pas pu se libérer successivement si la puissance du Croissant n'avait pas été refoulée définitivement sous les murs de Vienne.

Ces considérations ne sauraient être perdues de vue lorsqu'on veut juger équitablement son attitude à l'égard des Roumains. Avouons d'ailleurs que, même du point de vue polonais, il aurait été beaucoup plus avantageux et plus sage de chercher, après la défaite turque, l'accès à la Mer Noire en suivant le vieux chemin des Jagellons vers les embouchures du Dniester et du Dniéper, aux lieu d'avancer vers le Bas Danube, où la Pologne n'avait rien à faire.

A Sobieski, comme aux Jagellons, on a reproché, du côté roumain, d'avoir songé, à un moment donné, à placer un de ses fils sur le trône de la Moldavie pour y établir une dynastie polonaise. Je ne crois pas que, même du point de vue roumain, ce projet aurait été tellement déplorable. Permettez-moi de chercher à ce propos une analogie dans votre histoire contemporaine.

N'est-ce pas sous le règne de trois souverains issus d'une dynastie étrangère que s'est formée la Grande Roumanie de nos jours, arrivant à son plein épanouissement national?

Après Sobieski la situation change rapidement. La décadence de la Pologne ne fait plus de doute. Les tentatives de relèvement aboutissent aux partages. Au cours du XVIII-me et du XIX-ème siècle les rapports polono-roumains prennent un aspect tout différent. Il n'y a plus de reproches à adresser à la Pologne puisqu'elle n'existait plus comme puissance indépendante.

Elle est tout absorbée par la lutte pour sa propre liberté, lutte qui se prolonge jusqu'à la dernière guerre. Raison de plus pour ne pas entrer dans des détails qui n'offrent aucune analogie avec la situation présente. Il y a peu de temps, d'ailleurs M. Arciszewski, notre distingué ministre à Bucarest, a relevé tout ce qu'on trouve d'intéressant au cours de cette époque des relations polono-roumains dans une conférence qui a été publiée dans les „Annales Roumaines".

Cependant, d'un point de vue tout à fait général, les tristes expériences de cette époque et surtout la conclusion si heureuse à laquelle elle aboutit, nous offrent quelques renseignements précieux.

Aux XVIII-ème et XIX-ème siècles on a voulu résoudre la question roumaine et la question polonaise par des voies bien différentes. On a voulu s'arrêter à des demi-mesures, soit en accordant l'indépendance seulement à des tronçons du territoire polonais ou du territoire roumain, soit en essayant de créer une Roumanie ou une Pologne soumise à la prépondérance de telle ou autre puissance étrangère.

A la lumière d'expériences deux fois séculaires, nous voyons l'erreur commise chaque fois qu'on voulait s'arrêter à mi-chemin. Seule la solution qui implique l'indépendance complète et l'inté-

grité de tout le territoire national pouvait nous satisfaire, les uns et les autres.

D'autre part, malgré toutes les différences, évidentes, entre les expériences polonaises et roumaines, on constate une analogie fondamentale, que je me permettrai de souligner.

Aussi longtemps que la solution des deux questions: polonaise et roumaine, restait en suspens, il était évident que seule une guerre, une conflagration européenne pouvait résoudre intégralement ces deux problèmes. Telle était la situation lorsque éclata la guerre mondiale. Ni la Pologne, ni la Roumanie ne l'ont provoquée. Elle n'a pas éclaté sur la question polonaise ou la question roumaine. C'est quand même au milieu de cette tourmente, qui délivra tant de peuples opprimés, que tous nos espoirs purent se réaliser.

Aujourd'hui la situation est essentiellement changée. Mais il y a de nouveau une analogie frappante entre les tendances roumaines et polonaises. Heureusement, cette fois-ci, ce n'est plus la nécessité d'une guerre, mais, au contraire, la nécessité d'une paix durable, basée sur le respect des engagements internationaux.

Cette paix comment la maintenir?

Voilà un problème d'actualité politique, mais auquel un historien consciencieux ne peut se dérober. Permettez-moi d'exprimer un certain étonnement, lorsque je vois que l'on oppose en Europe une méthode d'assurer la paix à une autre: celle de la sécurité collective à celle des accords bilatéraux.

Comme historien objectif, je ne vois pas pourquoi on oppose ces deux méthodes, qui sont simplement complémentaires.

Il faut admettre l'existence d'une société internationale, d'un bien commun universel, qui se place au dessus des intérêts particuliers, et il faut bien se dire que le pacte de la Société des Nations, le pacte Briand-Kellogg, tous les projets tendant à assurer la sécurité générale, méritent notre sympathie et notre respect.

Mais, étant données les situations particulièrement délicates de certaines régions, on arrive à se demander pourquoi, dans le cadre des accords généraux, des engagements de pays à pays ne serviraient pas également la cause sacrée de la paix.

Parmi tous ces accords entre nations particulières, on peut

distinguer en outre deux groupes différents. Il y a des accords bilatéraux qui ont un but essentiellement négatif: celui d'empêcher la guerre. Ce sont des pactes de non-agression et rien de plus, indiscutablement utiles pour la paix générale, si on les comprend dans ce sens qui est leur sens propre.

Il y a, d'autre part, des accords qui vont plus loin. Conclus entre pays amis, basés sur des intérêts communs, ils sont de véritables alliances. Non pas dans le sens d'avant-guerre, impliquant une menace contre tel voisin ou tel autre, mais inspirées par le seul désir de collaborer pacifiquement au bien commun. Telle est incontestablement l'alliance polono-roumaine.

Je n'ai pas besoin de souligner une fois de plus l'importance considérable qu'elle a pour nos deux pays et pour l'Europe toute entière.

Permettez-moi seulement de vous faire observer qu'il n'était pas tout à fait inutile de commencer par ce lointain XVI-ème siècle.

C'est alors en effet, qu'apparut pour la première fois l'avantage qu'il y aurait à établir, de la Baltique à la Mer Noire, une collaboration entre deux puissances qui se formaient: la Pologne, d'une part, et la Roumanie de l'autre. Des circonstances sur lesquelles j'ai insisté à plusieures reprises ont longtemps empêché cette collaboration. Au vingtième siècle elle devint enfin une bienfaisante réalité. Il ne dépend que de nous d'en profiter.

Pour terminer, laissez-moi exprimer du fond de mon coeur l'espoir que nos deux nations, étroitement liées, sauront garder la place que la Providence leur a donnée dans le monde, ainsi que les droits qui leur reviennent.

J'émets le voeu qu'elles mettent leur collaboration, de plus en plus cordiale, au service non seulement de leurs intérêts particuliers, mais aussi des grands intérêts de l'humanité toute entière et de cette paix si nécessaire aujourd'hui.

Conscientes de leurs obligations morales, elles sauront réaliser la grande idée d'un rapprochement entre tous les pays attachés à la civilisation latine, pays qui ne croient pas à sa décadence, mais veulent lui assurer encore un brillant avenir.



PRÉSENTATION PAR N. IORGA.

Je dois m'excuser devant M. Halecki parce que je constate que pendant ces vacances de Pâques le public roumain tarde à venir. J'aperçois cependant de nombreux représentants du corps diplomatique, des professeurs et des étudiants, de sorte qu'il ne sera pas nécessaire de donner une interprétation roumaine de ce qui ne sera qu'une faible recommandation pour les grands mérites que M. Halecki s'est acquis depuis longtemps, non seulement dans le domaine de l'histoire de la nation polonaise et des pays qui sont réunis de nouveau dans la grande patrie qu'est la Pologne, mais aussi dans le domaine de l'histoire générale.

M. Halecki est un des très rares représentants des recherches qui s'étendent sur tous les champs de l'activité humaine. Il lui sera donné de vous exposer, dans ses lignes générales, à travers l'histoire, une synthèse que je connais depuis longtemps mais que, malheureusement, il ne sera pas facile, dans trois quarts d'heure, de saisir dans tout ce qu'elle a de largesse, de finesse, de sens de la relativité des choses et de cette compréhension profonde des facteurs psychologiques, dans ce qui forme la vraie histoire.

J'ajouterai que M. Halecki représente en ce moment un courant dans l'histoire, qui est exposé à se perdre, ce qui, s'il continuait à être combattu, représenterait un vrai danger pour l'esprit humain et la synthèse historique.

Comme M. Halecki continue l'esprit de la Renaissance, l'esprit d'un humanisme éclairé, qui dominait jadis les études historiques, j'ai d'autant plus de plaisir à le recommander à ce public roumain qui, malheureusement, n'a que de rares occasions de l'entendre.

OBSERVATIONS FINALES DE M. N. IORGA.

Je crois exprimer l'opinion générale en disant que la conférence de H. Halecki a été magnifique. Pour ma part, je dirai même que c'est une des meilleures que j'aie jamais entendu.

M. Halecki a parlé comme historien, se défendant d'aborder le domaine de la politique. Mais ce domaine est tellement attrayant qu'on ne peut pas échapper à sa tentation. Alors, il a commencé comme historien, mais il a fini comme homme politique, en défendant des intérêts qui, comme il le disait, ne sont pas seulement ceux de la Pologne, mais aussi ceux de la Roumanie et

ceux de la paix générale, véritable condition pour le développement de la civilisation humaine.

Pour commencer par la partie historique, vous nous avez montré, Monsieur, combien il est nécessaire, en étudiant les relations entre deux pays, entre deux sociétés humaines, entre deux nations, de tenir compte de ce qui intéresse le passé aussi chez les autres. Un des grands défauts de beaucoup d'historiens roumains a été de ne regarder uniquement que dans le cercle étroit formé par les principautés de la Moldavie et de la Valachie.

Il y a eu aussi quelques historiens polonais, sans doute moins nombreux, ayant des préoccupations nationales, qui ont considéré ces conflits, sans doute regrettables, mais qui tenaient de la fatalité et que les contemporains ne pouvaient éviter, uniquement d'une part. Vous avez eu le courage, la belle impartialité et l'honnêteté d'esprit de mettre ensemble ce qui tenait aux intérêts de la Pologne et ce qui faisait partie des intérêts, tout aussi intangibles, des États roumains.

Vous avez parlé — et c'est pour la première fois que la question a été ainsi présentée, non pas en écrivant un livre qu'on ne fit pas, mais dans une conférence publique, où il y a des oreilles qui écoutent et des mémoires qui conservent,—touchant cette question de l'hommage rendu par les princes de Moldavie, et, une fois aussi, par un prince de Valachie, à la couronne de Pologne.

Vous avez essayé d'expliquer la question par un vaste système, de la Baltique à la Mer Noire, que vous avez mis en parallèle avec un espoir actuel de la politique polonaise. Je souhaite, bien entendu, à cette aspiration une réalisation correspondant à la noblesse des intentions affirmées.

Seulement, à côté de celà, il y a aussi autre chose.

Il faut penser aussi à la psychologie nationale. Du côté de la Pologne il ne s'agit pas d'un pays où l'hommage aurait formé la base des relations avec les voisins. L'hommage n'est pas une chose polonaise. Il a été plutôt la forme de la politique hongroise. C'est une chose venue de l'Europe centrale et de l'Occident. Pratiquer un système après l'avoir créé, un système qui fait donc partie des traditions les plus essentielles d'un pays, cela seul a une valeur.

Et, d'abord, le roi de Pologne acceptait l'hommage. Il y a des hommages que tout le monde accepte dans différentes circonstances. Les princes moldaves savaient qu'il n'engage à rien puis-

que les soldats moldaves n'allaient pas combattre dans les rangs de l'armée polonaise,— sauf un ou deux cas.

Il n'y avait pas de tribut. Il y eu bien un tribut, après Alexandre-le-Bon, seulement il n'était pas, ordinairement, payé. C'était une sorte de „chiffon de papier“, accompagné en même temps d'une attitude physique, qui était celle de l'hommage.

Maintenant, dans les relations internationales il n'y a plus d'attitude physique, il ne reste que le chiffon.

Mais, pour les princes de Moldavie, c'était autre chose. Ils n'ont jamais compris ce que c'était que l'hommage. Ils n'étaient pas des paysans, mais ils venaient d'une très ancienne société, d'un caractère démocratique et plutôt rural. Ils se considéraient comme des propriétaires du territoire et comme des chefs de guerriers.

Il y avait en Pologne un roi. Il les recevait. Ils se présentaient et on leur disait: inclinez la tête, pliez le genou. Ils ne trouvaient pas la chose tellement humiliante. Mais, au fond, ils restaient ce qu'ils avaient été au commencement, c'est-à-dire ils se disaient: de cette façon nous avons gagné *un allié.* Quelquefois il annonçait son arrivée ou son envoi pour défendre la terre moldave contre les Turcs.

D'autres fois, en d'autres circonstances, en face d'autres intérêts, rien ne pouvait venir. Les Polonais avaient bien le désir de venir, mais pour cet allié il y avait aussi le problème de Moscou ou de la Baltique.

La question de la Pocutie s'explique facilement. Nous y avons été, après la Grande Guerre, pour vous rendre service et nous en sommes partis. Vous voyez combien la Pocutie nous tient peu à coeur et combien peu elle a pu tenir à coeur à nos prédécesseurs au XV-e et au XVI-e siècle.

Mais voici ce qu'ils disaient: cette terre nous a été donnée par le roi de Pologne. Nous en sommes les propriétaires, comme pour notre territoire national. C'était comme un petit propriétaire terrien qui s'attache à la dernière motte de terre qui lui a été vendue, donnée ou promise.

Je passe le XVI-e siècle et j'arrive à Michel-le-Brave et à Zamoyski. Michel-le-Brave c'est un homme de chez nous, et un homme de Byzance. Il rêve d'aller à Constantinople. Mais c'est aussi un Roumain attaché, par tout son être moral, comme par tout son être physique, à la terre de ses antécesseurs.

Zamoyski est beaucoup moins Polonais que Michel-le-Brave n'est Roumain. C'est un homme de la Renaissance, qui poursuit la gloire. Ce conflit n'est donc pas entre la Pologne et la Roumanie; il se résume dans le choc entre deux hommes différents. Il n'y avait rien d'une âme commune.

Or, cher collègue, ici est la solution de tous les conflits: dans la possibilité de créer une âme commune. Tant que ce n'est pas le cas, on peut conclure tous les pactes, on peut faire tout nourrir toutes les espérances, on peut répandre toutes les promesses: on n'arrive à rien. Il y aura des personnes qui voudront la guerre et des gens qui pleureront sur la paix. Mais le monde restera tel qu'auparavant.

Vous avez parlé de Sobieski. Sobieski a été, sans nul doute, un des principaux représentants de la croisade. Il venait chez nous pour y établir un prince polonais. Peut-être pensait-il à un de ses fils. Mais, je vous assure, nous aurions fait de lui ce que nous avons fait de Charles I-er, premier roi de Roumanie, encore plus de Ferdinand I-er et ce que nous avons fait complètement de Charles II, notre souverain. Nous l'aurions gagné; il aurait été perdu pour vous. C'est certain!

Permettez-moi de vous dire ce que je pense, différemment, des résultats de la politique de Sobieski.

Je ne veux me prévaloir que de mon âge. J'admire en vous un des principaux historiens de la génération qui se forme, de la vraie génération, car il y a aussi une génération un peu pressée et pleine de prétentions, et, comme vous représentez une vraie génération, ayant droit à prendre sa place, cette place, vous l'aurez. Vous présiderez même des congrès internationaux. Mais vous ne reviendrez pas à Genève, pour plusieurs raisons. Pour revenir quelque part, il faut que la chose existe encore. Et, pour ma part, je doute que cela puisse être. Vous serez mieux à votre place à la tête des assemblées internationales, qui demeurent votre terrain. C'est sûr.

Mais, voilà, j'entends me prévaloir de mon âge pour vous dire que, si Sobieski n'a pas réussi, c'est qu'il avait oublié l'ancienne méthode de la suzeraineté. Lui, il entendait autre chose; il entendait la souveraineté. Il faut savoir que n'importe quelle sympathie nous aurions, à n'importe quel degré, pour n'importe

quel voisin, la chose que nous ne pouvons pas donner c'est notre indépendance entière.

Lorsqu'il s'agit de pactes, nous faisons comme les autres. Président du Conseil, on m'a demandé — le maréchal Pilsudski me l'a demandé par deux fois en Roumanie — de signer quelque chose avec la Russie. Je n'ai pas dit non, car vous savez que cela n'engage à rien. Mais on ne savait même pas ce qu'il fallait signer, ce que l'on me proposait.

Or, Sobieski entendait autre chose. Il entendait être le maître du pays et en faire disparaître l'indépendance. Nous n'avons donc pas voulu de lui.

Mais nous avons bien pris notre revanche. Au XIX-ème siècle, lors de la révolution polonaise de Kosciuzko, les vaincus de la révolution sont venus en Moldavie. Puis, pendant tout le XIX-ème siècle, nous avons eu le coeur de la Pologne ici. Des Polonais sont allés à Paris pour représenter les intérêts de votre nation mais beaucoup d'autres se sont fixés ici, au milieu de nous.

J'ai été le collègue de jeunes Polonais à Botoşani, dont les pères n'étaient pas seulement des hôtes acceptés, mais des fonctionnaires de l'État roumain, dans l'administration des chemins de fer et dans beaucoup d'autres administrations publiques.

Votre patrie s'est faite par le travail de votre intelligence, par votre héroïsme, par vos chefs militaires, là-bas. Mais elle s'était formée aussi chez nous. Et je puis assurer tous les hommes de Pologne que les réfugiés ont trouvé chez nous des amis les plus désintéressés, qu'ils retrouveront toujours, dans n'importe quelles circonstances, dans les jours heureux, comme nous l'espérons, comme dans les jours de malheur, qui peuvent venir. Ils nous trouveront toujours prêts à les recevoir ici.

Et voilà pourquoi, Monsieur le ministre, et vous, cher collègue: nous sommes comme celà. Parce que par l'intelligence on peut voir et comprendre beaucoup de choses. Mais il y a des choses que l'on ne peut comprendre et saisir que par le coeur. Or, ces pauvres Valaques ont une grande qualité: celle de suivre une seule politique, celle de leur coeur.

Je vous félicite encore une fois pour cette belle conférence dans laquelle se trouvent tant d'enseignements. Et si, à côté de ces félicitations, il y a aussi mon amitié que je vous offre, vous voudrez bien l'accepter.

Pierre „Boucle d'Oreille" et le duc de Lorraine

Malgré le grand nombre des publications qu'on a faites autour des pérégrinations de Pierre „Boucle d'Oreille", prince de Valachie, à l'étranger, on connaît assez mal les conditions et les circonstances de son séjour en France. Les deux lettres que nous publions ici pour la première fois apporteront quelques détails nouveaux et mettront en lumière les relations, encore inconnues, du prétendant roumain avec le duc de Lorraine, Charles III, surnommé le Grand.

Arrivé à la Cour d'Henri III à une date qu'on ne peut pas encore préciser, Pierre y fut reçu avec beaucoup de bienveillance, grâce sans doute à des recommandations qu'il aura obtenues de ses amis de Pologne. Le roi lui promit d'intervenir à la Porte pour obtenir sa nomination, ou ce que le jeune prince appelait la „restitution" d'un trône dont il n'avait jamais eu la possession effective: en attendant, il devait rester à la Cour de France et s'y entretenir avec la pension que le roi lui avait accordée, „ayant commandé à ses ministres et officiers que je fusse promptement par eulx dressé de deniers pour mon entretenement ordinaire", comme il le dit lui-même.

Mais on ne respectait pas toujours les ordres royaux, surtout quand il s'agissait de pensions et de bénéfices. Les trésoriers s'étaient fait une spécialité du non-acquittement des ordonnances royales, et leur lésine nous est connue par les satires de Ronsard et de Desportes, eux aussi déboutés de leurs prétentions, et se vengeant par des vers de l'insuccès de leurs démarches. La situation du pauvre prince, à qui on refusait de payer la pension accordée, était assez délicate, car il n'osait pas intervenir encore auprès du roi pour le même sujet, préférant garder sa bienveillance pour d'autres requêtes plus importantes, telles que les démarches nécessaires auprès de la Porte. Il fut donc réduit à vivre d'expédients, et à emprunter de tous côtés, pour pouvoir vivre, „non comme prince que je suis, mais comme ung pouvre cavalier". Il eut recours à la bienveillance du duc de Guise, et sans doute par celui-ci eut-il l'idée de s'adresser au duc de Lorraine, pour lui demander de l'aider.

Il lui écrivit donc, au commencement du mois d'octobre 1579, et il envoya sa lettre par un courrier spécial. Il demandait au duc

Charles de subvenir par une certaine somme d'argent à ses besoins, en faisant appel à ses sentiments et à la commisération qu'il pensait lui être dûe pour la longue série de malheurs par laquelle il avait passé.

Ce n'était pas la première lettre de cette teneur que le malheureux prétendant avait été obligé d'écrire pendant son exil; la plupart des fois, la réponse avait été une lettre où se réflétait la bienveillance de celui auquel le prince s'était adressé, mais nous ne croyons pas que cette sympathie soit allée jamais jusqu'à un soutien effectif. Par contre, il eut parfois à essuyer des refus qu'on lui opposait sans ménagements, et dans une forme presque blessante, comme ce fut le cas de la requête qu'il adressa au roi d'Espagne, et que nous espérons pouvoir bientôt publier. Cette fois, sa demande paraît avoir reçu une réponse favorable; c'est du moins ce qui semble ressortir de la reconnaissance qu'il déclare garder au duc de Lorraine, et aussi du voyage qu'il fit plus tard dans les États de Charles III, rien que pour le remercier, s'il faut en croire à ses affirmations. Il entreprit ce voyage, qui ne nous était pas connu par ailleurs, armé d'une lettre de recommandation du roi de France. C'est en cours de route, arrivé à Bar-le-Duc, qu'il écrivit à Charles la deuxième lettre, pour lui demander la permission de se présenter à sa Cour, et pour lui adresser encore une fois ses remerciements.

Les lettres qui suivent sont extraites du volume 476 de la collection *Lorraine* de la Bibliothèque Nationale de Paris. Nous les avons publiées avec l'orthographe de l'original, en faisant imprimer en caractères italiques les mots écrits de la main des signataires de ces lettres.

I.

A tresillustre treshault et trespuissant
Charles duc de Lorraine Prince du Saint Empire
Petrus Demetrius Prince de la Grande Valaquie
desire tout bon heur et prosperité.

Si les effectz de la condition humaine (Prince tresillustre) n'estoint asses representés a ung chacun par infinies exemples de plusieurs grands princes, roys et empereurs lesquelz ayantz esté eslevés au sommet de la roue de Fortune, ont enduré la muta-

tion d'icelle s'estantz veus descheus de leur grandeur et d'icelle reduictz au rang de privees personnes par les estranges et divers evenementz a eulx advenus, certainement l'inconveniant tombé sur la mienne sembleroit incroyable et impossible a Ton Altesse, que moy que Dieu avoit faict naistre filz legitime d'un grand prince pour heriter et commender au pays de la Grande Valaquie, sur lesquelz mon seigneur et pere avoit regné paisiblement appres ses illustres ancestres et devangiers, soys aujourd'huy vaguant et errant parmi le monde pour chercher la faveur de ceulx que Dieu a remplis de quelque commiseration et pitié. Mais puisque (Prince tresillustre) les hommes qui vivent aujourd'huy ont la memoyre fraische des vicissitudes semblables advenues en ce siecle, et que toy mesmes, qui es recogneu prince de grand et excellent jugement et plain de toute humanité et bonté, peutz comprendre telz changement pouvoir advenir a tous les roys et princes qui regnent aujourd'huy, je m'asseure que tu prendras plus de pitié de mon faict que non pas d'admiration, principalement lors que tu auras entendu que je ne suis privé de mes estatz pour avoir tirannisé et mal traicté mes subjectz ou avoir jamais commis acte indigne d'ung prince, mais pour ma seulle innocence, avec laquelle comme ung pouvre enfant j'ay esté eslevé et transporté hors de mes pays, ainsy que te reppresentera a bouche ce present gentilhomme, lequel pour cest effect (Prince tresillustre) je te supplie vouloir entendre et luy adjouter foy comme si c'estoit ma propre personne, en ce qu'il te dira et suppliera de ma part. Or, Prince tresillustre, si Ton Exellense s'esmerveille de ce que ne t'ayant jamais veu ni cogneu et donné occasion de me bienfaire et bienvouloir, j'ay neantmoingtz voulu te donner particuliere connoissance de mon estat et condition presente, tu en accusera ta bonté et generosité, de laquelle tu suis les thraces et vestiges de tes predecesseurs les Roys de Hierusalem, laquelle estant aujourd'hui espandue par toute l'Europe, te faict honnorer et cherir d'ung chacun, et m'a faict esperer que comme tu te monstrês humain indifferament envers toutes personnes, tu le seras a l'endroict d'ung pouvre prince chrestien reduict au mesme poinct que le tresillustre et Serenissime Christierne Roy de Dannemarq ton ayeul maternel l'a esté quelquefoys. Aussy, Prince tresillustre, si tu t'esmerveilles de ce qu'estant en la cour du plus grand Roy de la

Chrestienté je sois contraict de recourir a toy sache Ton Exellense ce que a elle je ne scaurois cacher sans grande ingratitude, que m'estant rendu a la cour du Roy Treschrestien non comme prince que je suis, mais comme ung pouvre cavalier pour me jetter en sa protection et recepvoir le mesme secours et faveur que ses predecesseurs Roys n'ont jamais desnié aux princes affligés, Sa Majesté ayant esté bien informée de mon accident et appres avoir contemplé sur iceluy la condition humaine, m'embrassa et receult favorablement entre ses bras, et despuis m'a departy toutz les offices d'humanité qu'appartenoit a la grandeur et pieté d'ung si grand roy, ayant commandé a ses ministres et officiers que je fusse promptement par eulx dressé de deniers pour mon entretenement ordinaire, et desquels partant si j'eusse receu le traictement conforme à la volunté de Sa Majesté, la presente ne me serviroit que pour vous tesmoigner l'envie et desir que j'ay de demeurer en vostre bonne grace, et me retournant a mes pays vous aller offrir ce que la renommee de vos vertus m'ont obligé vous rendre de service, mais m'ayantz les ministres de Sa Majesté traicté si inhumainement que sans se soucier des divers, commandementz qu'ilz ont receu du Roy leur maistre, je suis encores a recepvoir le premier denier, et par ce reduit a une extresme necessité, n'ozant facher d'avantage Sa Majesté, pour reserver son ayde et faveur a ce qui m'est de plus grande consequanse, j'ay pensé, Prince très illustre, m'obliger a Vostre Altesse de ce que le gentilhomme porteur de la presente vous requerra de ma part, et vous supplier de me le faire tenir en ceste ville par lettre de remise, avec protestation de ne mettre jamais en publy le bien qu'en cest endroict j'auray receu de Vostre Altesse, à laquelle pour fin de lettre je presente mes plus humbles et affectionnees recommandations. De Paris, le cinquiesme Octobre 1579.

Altitudinis Vestrae perpetuus humilis servus et fidelis amicus futurus,

Petrus Demetrius
P. Valachiae.

A treshault et trespuissant et tresexellent Prince de Saint Empire, le Serenissime Duc de Lorraine.

II.

Mon frere,

M'ayant le prince de la Grand Vallachie faict entendre que le Grand Seigneur en ma faveur et consideration luy a permis et accordé de retourner en son estat et principaulté, et d'icelluy jouir en toute liberté, aussi comme il a deliberé de s'y acheminer dans peu de temps et supplié luy permettre avant que de ce faire de vous aller remercyer des bons offices et courtoisies qu'il a receu de vous en ce qu'il a eu besoing, je luy ay tres volontiers accordé d'executer ceste sienne bonne volunté, et l'ay voulu accompagner de la presente et vous prier en ma faveur de luy continuer vostre amitié et faire tout bon et favorable traictement, vous asseurant que j'en recevray tres singulier plaisir, et qu'en autre occasion je feray le semblable en ce qui me sera recommandé de vostre part, priant Dieu qu'il vous ayt, mon frere, en sa sainte garde. Escrit a Fontainebleau, le VII-e jour de Septembre 1580.

Vostre bon frere
Henry.

III.

Monsieur,

Ayant ja couru la perverse et miserable fortune tant que personne de ma qualite se pouroit aujourd'huy truver au monde, Dieu par sa justice et misericorde et intersection [1] du Roy treschrethien m'a faict ceste grase laquelle j'ay temps long temps atendue de sa divine clemence, comme il vous plaira voir par la lettre de Sa Majeste que je vous envoye par le pourteur de la presente. Je partis Judy dernier de Monceaux, pour venir vous baiser les mains, et aussi pour vous remercier de se qu'il vous a pleu faire pour le passe en mon endroict, comme encores pour vous comuniquer de bouche plus amplement de quelques miens non pas petits affaires. Je fusse alle vous truver la ou vous estes, mais m'a semble de vous demander premierement ci tel estoit vostre plaisir, et aussy ayent entendu que vous devies ariver ycy

[1] *Sic,* pour *intercession.*

aujourd'huy, qui a est cause que j'ay voullu atendre icy pour scavoir ce que vous plaira me commender que je fasse, priand Dieu, Monsieur, pour vostre longue et heuruse vie. A Bar, ce 17 Septembre 1580.

Vostre tres afectione serviteur et oblige
le Prince de la Grande Valachie
Petrus Demetrius.

A treshaut et tresexelent Prince le Duc de Loraine.

Al. Ciorănescu.

Un article sur les événements des Principautés en 1822 [1]

Au Rédacteur de „*l'Apollon,* Journal des Lettres et des Arts"

Paris, ce 2 septembre 1822.

Monsieur,

J'arrive de Jassy, ma patrie. Affamé d'apprendre des nouvelles de mon pays, je n'ai rien eu de plus pressé que de parcourir toutes les feuilles royalistes de Paris; car mon père m'a défendu d'en lire d'autres. Je n'y ai rien vu de plus nouveau que ce que je savais déjà avant mon départ; mais j'ai aperçu, par-ci, par-là, de grandes erreurs, et surtout dans la *Gazette de France* du 21 août dernier, article *Turquie.* Je vous propose, Monsieur, de les rectifier eu publiant ma lettre, à laquelle je joindrai des notices sur les princes de Moldavie et de Valachie nouvellement élus, vous offrant de vous en donner de plus étendues sur ces principautés, si vous croyez qu'elles puissent convenir à vos lecteurs.

On lit dans l'article que je viens de signaler, et que la *Gazette de France* a pris du *Correspondant d'Hambourg*, que la Porte, en choisissant les deux boïars Stourdza et Ghika pour être

---

[1] Un des anciens membres de l'École Roumaine de Rome, M. Onciuleac, nous communique cette pièce intéressante. Les renseignements qui y sont contenus relèvent des détails totalement inconnus. La mention des droits que prétendait avoir au trône roumain, par les femmes, Nicolas Maurocordato, celle des rapports de Grégoire Alexandre Ghica, avec Frédéric II de Prusse, sont étonnants pour un homme de 1822, qui n'était pas un historien; *N. Iorga.*

princes, l'un de la Valachie, l'autre de la Moldavie, *dérogeait*, pour la première fois, à l'usage qu'elle a suivi jusqu'à ce jour, de prendre les hospodars parmi les Grecs du Fanar; et que dans sa réponse au lord Strangford, elle doit avoir formellement déclaré, pour *justifier* ce mode inusité, etc., etc.

La Sublime Porte n'a rien à *justifier* pour avoir nommé aux principautés de Moldavie et de Valachie des boyars de ces pays-là. C'est en nommant, depuis 1709, des Grecs pour les gouverner, qu'elle *dérogeait* non seulement aux anciens usages, mais encore aux droits positifs de ces principautés; car, par leur capitulation, elles avaient obtenu d'être gouvernées par des princes de leur pays, qui devaient toujours être pris dans la même famille, sans obligation cependant de suivre pour leur élection l'ordre naturel de succession, c'est-à-dire du père au fils, etc.; il suffisait d'être de la famille régnante, pour être habile à régner.

A travers les vices d'un tel mode de succession, on aperçoit cependant un principe de légitimité que nous voudrions bien voir revivre. La première infraction à ce prince fut lors de la nomination du Grec Nicolas Maurocordato à la principauté de Valachie, après la décapitation du prince Constantin Brancovano et de ses quatre fils; et encore Maurocordato, pour être élu, fit-il valoir sa descendance, par femmes, des Brancovano. Ainsi, la nomination des deux boyars Stourdza et Ghika aux principautés de Moldavie et de Valachie, loin d'être une dérogeance aux usages et à la constitution de ces provinces est, au contraire, un acte de justice, la restitution de leurs droits.

La Sublime Porte a fait plus: elle a choisi des princes qui donnent pour garantie du bien qu'ils feront toute leur conduite passée, une illustre naissance, des talens et une grande expérience.

Le prince actuel de Moldavie, Jean Stourdza, d'une des plus anciennes maisons du pays, des plus riches, des plus nombreuses, des plus considérées, et qui n'a de rivale, sous le rapport de la réunion de tous ces avantages, que celle des Balche, était grand *log[o]thet* de cette principauté (c'est le premier boyard du pays); cette charge a les mêmes attributions que celle de grand chancelier ou ministre de la justice.

C'est un homme de soixante ans passés, d'une figure douce et très agréable. Il a une connaissance profonde des lois et de

l'administration de sa patrie; il est connu pour avoir toujours en d'excellents vues pour son pays; il les réalisera sans doute aujourd'hui qu'il en a l'heureux pouvoir. Il connaît parfaitement la littérature ancienne et moderne, la française surtout; il parle fort bien le français, et a dans toute sa personne la tournure et les manières de l'homme du meilleur ton. Il est marié à la princesse Mariola Calimachi [1]; elle a été la plus jolie femme de son temps, elle en est encore la plus aimable.

Le prince actuel de Valachie, Grégoire Ghika, est né Valaque. Son père, fils et frère [2] de princes, hommes de grand bon sens, considérant que la carrière des principautés conduisait souvent à une mort tragique, et exigeait sans relâche des intrigues pour lesquelles il n'était pas fait, et la renonciation à tout repos qu'il aimait beaucoup, sacrifia l'ambition de régner à celle de se procurer une grande et tranquille existence en devenant boyard valaque [3], bien assuré qu'avec son nom et ses qualités personnelles il arriverait bientôt aux premières charges de l'État, qui sont très lucratives; il suivit ce projet, réussit, fut presque toujours le premier conseiller des princes, l'âme du divan, le plus considéré des boyars, et mourut en 1808, dans un âge très avancé, laissant à sa nombreuse postérité une fortune considérable et l'exemple de toutes les vertus.

Son troisième fils, Grégoire Ghika, marchant sur les traces, après avoir traversé tous les grands emplois du gouvernement, était parvenu, comme son père, à la dignité de *bano* (qui est la première), quand il a été nomme prince de Valachie. Des moeurs pures et douces, la connaissance de toutes les parties de l'administration, un grand esprit de justice et une grande considération héréditaire et accrue par sa conduite sans reproche, tels sont les titres qui lui ont valu son élection. Son épouse, née prin-

---

[1] Détail qu'on ne connaissait pas. Sa mère était une princesse. *N. Iorga.*

[2] Son frère était le célèbre N. *(sic)* Ghika, hospodar de Moldavie, qui fut assassiné par ordre de la Porte, dans sa résidence de Jassy. Son éloge est en deux mots: il fut l'ami de Frédéric et de Catherine.

[3] Un étranger ne peut obtenir l'indigénat dans les principautés qu'en épousant la fille d'un boyard; il est susceptible alors d'occuper les places du gouvernement, et il transmet ses droits à sa postérité.

cesse Kangerli, a beaucoup d'esprit, et une des plus belles figures dont la Grèce puisse s'enorgueillir [1].

Tels sont les princes que, dans sa bienveillance, la Sublime Porte a donnés aux principautés de Moldavie et de Valachie, pour cicatriser les plaies de toute espèce dont elles ont été affligées pendant si longtemps, la guerre, la peste, des princes avides, et, pire que tout cela encore, une révolution dont les habitants ont été les victimes, quoique ne partageant ni les opinions, ni les voeux des étrangers qui l'avaient fomentée dans leur sein. Le choix de ces princes justifie autant les intentions paternelles du gouvernement ottoman envers ces principautés, qu'il prouve sa justice et sa politique en récompensant le mérite et la fidélité.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Gregorasko B*** [2].

(*L'Apollon, Journal de Tous les Arts*, 1822, vol. I, pp. 151-5.)

Quelque chose sur les relations polono-roumaines dans la première moitié du XIX-e siècle

par Gh. Duzinchevici.

Après l'insuccès de l'insurrection polonaise de 1831, les Polonais virent que la Russie ne peut pas être vaincue seulement par les forces polonaises et surtout par la guerre, et commencèrent une vive et bien entretenue action d'éclaircissement de l'opinion publique et des cercles diplomatiques de France et d'Angleterre. Un véritable duel s'est engagé entre le prince Adam Czartoryski comme le véritable chef d'un État qui, proprement dit, n'existait pas et la Russie du Tzar Nicolas I. Cette lutte engagée avec la Russie et qui avait pour but de contrecarrer les plans conquérants du colosse du Nord au détriment de la Turquie, est aujourd'hui bien connue [3]. Un récent ouvrage „L'histoire

---

[1] Le prince en vivait depuis longtemps séparé et, à son retour risqué, elle fut expulsée aussitôt; *N. Iorga.*

[2] Il est possible que ce soit un Băleanu, qui devait donc être, en ce moment, étudiant à Paris; *N. Iorga*

[3] M. Handelsman, *Czartoryski, Nicolas I-er et la question du Proche Orient*, Paris 1934.

de l'émigration polonaise en Turquie“ [1], si bien informé sur les questions qui ne sont pas directement en relation avec nous, donne des détails des plus intéressants sur cette lutte et montre les moyens utilisés par les Polonais pour combattre la Russie.

Sous la direction du prince Adam Czartoryski, les Polonais ont fondé à Paris et à Londres „La société littéraire des amis des la Pologne“ (Literackie Towarzystwo Przyjaciół Polski), qui avait pour but de populariser la question polonaise en France et en Angleterre, par des articles, „par l'organisation des assemblées politiques, par l'organisation des loteries, des représentations théâtrales et des bals... La Société préparait les matériaux pour les articles, traduisait les ouvrages polonais plus remarquables et s'occupait de leur propagation dans la langue française et anglaise“ [2]. Surtout les articles de Maurycy Mochnacki, publiés dans le „Pamietnik Emigracji“, démasquaient les plans de la Russie dans le Sud-Est européen [3]. Mais cette revue, à cause de la langue dans laquelle elleétait écrite, s'adressait surtout aux Polonais. Pour l'étranger, les Polonais avaientune revue spéciale, en français, „Le Polonais“ [4]. Excepté les Polonais, à cette revue ont collaboré des Français, et — ce qui nous intéresse — un Roumain.

---

[1] Adam Lewak, *Dzieje emigracji polskiej w Turcji (1831-1878)*, Varsovie 1935.

[2] *Ibid.*, p. 24.

[3] *Ibid.*

[4] Pour cette revue voir: Jan Kucharzewski, *Czasopis miennictwo polskie w XIX*, Varsovie, 1911, p. 73: „Le Polonais, pismo francuskie miesięczne, poświęcone sprawom polskim, wychodziło od r. 1833 do 1837 pod kierunkiem Wladyslawa hr. Platera, przy udziale Straszewicza i Hoffmana.. Catosé tomów 6“; *Estreicher*, *Bibliografia polska XIX st.*, t. III, p. 462: „...Journal des intérêts de la Pologne, dirigé par un membre de la diète polonaise, Paris, impr. Pinard. Rok 1833, tom I: Nrów 6, str. 355; Rok 1834, tom II. Nrow 7-12 str. 287. Tom. III: R. 1834, str. 384; tom IV: R. 1835, str. 406; tom V: R. 1835, str. 404; tom VI, str. 498; ostatni 1-er juin 1836 ...“. La dernière année de l'apparition de la revue, selon Kucharzewski, est 1837, selon Estreicher, 1836. L'attention sur cet article nous a été attirée par une note du livre cité de M. Adam Lewak, p. 25, note 12.

M-elle dr. W. Żurowska de la Bibliothèque Jagellonienne de Cracovie, a eu l'amabilité de nous faire parvenir la copie de cet article. Qu'il nous soit permis de lui présenter, par cette voie aussi, nos chaleureux remerciements.

Nous pensons que la reproduction d'un article écrit par ce Roumain—, le nom duquel, par malheur, ne nous est pas connu,— a une valeur pour la connaissance des relations polono-roumaines dans la première moitié du XIX-e siècle, et surtout parce qu'il se trouve dans une revue qu'on ne trouve pas chez nous et qui est devenue une rareté. „Le Polonais“ a cessé son apparition cent ans auparavant.

Les commentaires du rédacteur de la revue, qui suivent l'article, nous montrent ce que pensaient les Polonais sur nos Principautés et leurs relations avec la Russie.

„DE LA VALACHIE ET DE LA MOLDAVIE [1].

Les principautés de la Valachie et de la Moldavie, si peu connues, même des hommes les plus éclairés de l'Europe, sont confondues tantôt avec la Servie et la Bulgarie, tantôt avec l'Albanie et la Grèce; on va même jusqu'à ignorer si elles se trouvent en Asie ou en Europe. Ces principautés ont été cependant, à plusieurs reprises, dans les siècles modernes, le sujet de graves discussions pour les diplomates des différens États européens. Aujourd'hui même encore, leur situation géographique leur donne une grande importance dans les affaires de l'Orient. Mais, s'il est incontestable que sous le rapport politique elles sont d'un certain poids dans la balance de l'Europe, il n'est pas moins incontestable que, sous le rapport commercial, ce pays est digne de fixer sérieusement l'attention. Je laisse la question politique aux hommes de cabinet, comme étant en position de s'en occuper plus efficacement; c'est sur la question commerciale que je vais dire quelques mots. Ces lignes s'adresseront donc plus particulièrement au commerçans et aux industriels de l'Europe.

Le traité d'Andrinople, ainsi qu'on le sait, a rendu aux principautés en question un grand nombre de droits que les princes fanariotes leur avaient arrachés. Un gouvernement régulier a remplacé le chaos confus et informe de l'administration de ces despotes esclaves, dont la volonté tenait lieu de lois, dont la puissance ne se manifestait que par la cupidité et ne se maintenait que par l'intrigue.

---

[1] Cet article nous a été communiqué par notre correspondant de Bucharest; nous le faisons suivre de réflexions qu'il nous a suggérées (Note de la R.).

Des princes élus au sein de la nation tiennent aujourd'hui les rênes du gouvernement à la place de ces étrangers vagabonds, auxquels ces deux malheureux pays semblaient être affermés comme des viles propriétés. L'administration des princes actuels est soumise à un règlement organique [1] et une chambre représentative sert d'appui en même temps, et de contre-poids, à leur pouvoir. Un cordon sanitaire est établi déjà, depuis quatre ans, sur toute la frontière de ces contrées, du côté de la Turquie *(sic)*; des postes militaires contraignent l'étranger indocile, venant d'au-delà du Danube, à respecter la sévérité des réglemens, et préservent ainsi les pays du fléau funeste par lequel il étai, naguère très souvent ravagé. Une navigation nationale et libret dans les parages des deux puissances contractantes, avait été également reconnue, dans leurs dernières stipulations, pour les deux principautés; mais malheureusement les termes de cette reconnaissance seraient quelque peu embrouillés, d'après les difficultés qui viennent de s'élever au sujet de la navigation du Danube.

Cependant, il est assez prouvé, par ce que nous venons de dire de l'organisation intérieure de ce pays, que le manque de sécurité pour le commerce et l'industrie, qui était jusqu'à present un des graves inconvéniens de l'administration arbitraire et toujours provisoire des Fanariotes, a disparu complètement. La Valachie et la Moldavie renferment un ensemble d'avantages naturels que beaucoup d'autres pays ne possèdent; leur sol, d'une fertilité prodigieuse, est traversé en tout sens par un grand nombre de rivières et de fleuves navigables ou faciles à rendre tels. Ces provinces ont pour frontière méridionale, dans une étendue de plus de cent cinquante lieues, le plus grand fleuve de l'Europe. Leurs forêts immenses fournissent des matériaux propres à tout genre de construction, et on pourrait puiser dans leurs montagnes élevées et pittoresques tous les élémens nécessaires au développement des arts et de l'industrie; je ne parle pas des métaux précieux, car, à mon avis, ils ne sont pas toujours de véritables richesses, surtout pour un pays naissant. Cependant ce pays, si libéralement doté par la nature, manque de deux choses indispensables pour sa propérité, ce sont les bras et l'argent. Pourquoi donc les nombreux capitalistes de l'Europe, qui sans

[1] Voir la Revue de législation et d'économie politique étrangère.

aucun profit entassent leurs fonds dans leurs caisses, ne jettent-ils pas les yeux sur ce nouveau débouché? Et les habitants actifs et laborieux de l'Angleterre, du duché de Baden et du royaume de Wurtemberg pourquoi préfèreraient-ils les contrées lointaines de l'Amérique et les déserts de la Nouvelle-Hollande au sol fertile et vierge de la Valachie, tout prêt à leur ouvrir son sein? Ce pays leur offre les mêmes avantages que le Nouveau-Monde, et à des conditions moins rigoureuses. D'abord, pour y arriver, ils n'auraient pas à essuyer toutes les peines et les fatigues d'une longue traversée; ensuite ils ne trouveraient à subir ni l'influence d'un nouveau climat, ni les travaux nécessaires pour la reconnaissance d'un sol étranger et l'essai d'une cùlture nouvelle.

Les deux principautés, je le répète encore, sont des pays, de même que l'Amérique, remplis de matériaux bruts, qui n'attendent que la main de l'art et de l'industrie. Il y a tant à faire dans ces pays: des chemins à tracer, des canaux à ouvrir, des terres en friche depuis des siècles à cultiver, des vaisseaux à construire, des fabriques et des manufactures à élever, un commerce naissant à vivifier et à étendre; tous ces avantages, et bien d'autres auxquels une première impulsion donnerait sans doute naissance, ne sont-ils pas suffisans pour fixer un instant l'attention du spéculateur et de l'industriel de l'Europe?

Les habitans de ce pays, réveillés tout récemment de l'état de léthargie dans lequel ils étaient plongés depuis un grand nombre d'années, cherchent avec avidité tout sorte de moyens pour réparer le temps perdu et sortir de ce malheureux état en précipitant la marche de leur civilisation. Leur enthousiasme patriotique est tel, qu'on les voit aujourd'hui, dans un mouvement universel et conclusif, tenter de modifier, de perfectionner tout ce qui se présente à leurs yeux sous des formes anciennes, et s'impatienter de ce qu'ils ne peuvent pas posséder promptement et à la fois tous les élémens dont ils ont besoin pour élever leur édifice social. Aussi ne sauraient-ils trop se montrer favorables aux intérêts de l'étranger qui viendrait s'établir chez eux avec des moyens capables de leur faire entrevoir, dans la prospérité de ses entreprises, le propre avantage du pays.

Un Valaque.

Pour la première fois, un habitant de la Valachie, électrisé

enfin par les évènemens qui l'entourent, se décide à rompre le silence auquel un sentiment de crainte a condamné tous ses compatriotes; il se hasarde à écrire quelques lignes sur ce pays. Mais son langage est encore tremblant et decouragé. La première chose qu'il s'empresse de dire, c'est qu'il n'entend point s'occuper de politique. Son sujet, dit-il, est le commerce, comme si jamais le commerce d'un pays peut exister en dehors de toute politique. Ensuite, en cherchant à nous donner une idée des réformes que la Russie a introduites dans son pays, comment ne s'aperçoit-il pas que ces réformes, ouvrages d'un maître trop puissant, loin d'encourager les capitalistes, ne sont propres qu'à augmenter leur juste méfiance? La Russie, il est vrai, a reconnu le commerce national de la Valachie; mais, en empêchant aujourd'hui l'entrée des vaisseaux marchands dans le Danube, ne prouve-t-elle pas que, par cette liberté de commerce rendue aux deux principautés, elle n'a voulu que s'emparer d'un monopole dont jusqu'à présent la Turquie profitait sous d'autres formes, et bien que ce monopole doive avoir pour résultat de maintenir l'état de ruine du pays? En un mot, que signifient ces chambres représentatives composées d'hommes sans aucune indépendance réelle? Que veulent dire ces princes électifs, machines inertes mises en mouvement par la volonté d'un consul russe, et qui, au lieu de s'entendre entre eux pour la prospérité de leurs États, ont l'ineptie de faire tout ce qui dépend de leur faible pouvoir pour se nuire mutuellement par des intrigues mesquines, et cela peut-être à l'instigation de la Cour protectrice elle-même, qui cherche un nouveau prétexte d'intervention? Et ces malheureux soldats, jeunes et pleins de courage, qui gardent la frontière incertaine des deux principautés, et qui, au lieu de fraterniser ensemble et de ne voir entre eux que les citoyens d'un même pays, puisque rien ne les caractérise différemment, sont sacrifiés à des combats ridicules pour quelques pouces de terrain? Tel est donc le résultat de cette loi organique tant vantée, et qui n'est qu'une véritable parodie faite aux dépens d'un peuple malheureux dont se joue un maître insolent. La Valachie et la Moldavie ont une étendue de cent soixante lieues de long sur plus de quarante de large, sans compter les six fertiles départemens de la Bessarabie, dont la rapacité russe s'est emparée dans la guerre de 1806. Si ce pays ne compte

aujourd'hui que deux millions et demi d'habitans, le sol est capable d'en nourrir cinq à six millions. Pourquoi donc les membres épars de cette nation, restes illustres et malheureux de ce grand peuple dont elle tire son origine, ne feraient-ils pas un État appelé à balancer un jour par lui-même la puissance de ceux sous la domination desquels ils gémissent aujourd'hui?

Ce peuple, d'abord sous le nom de Romains, fut l'exterminateur de Daces et la terreur de barbares limitrophes des contrées qu'il était venu coloniser[1]; ensuite, sous celui de Pacinarites, il chassa de son voisinage les Hongrois qui étaient venus s'y réfugier après des défaites antérieures essuyées dans d'autres contrées[2]. Il soutint seul, pendant des siècles, des guerres continuelles et sanglantes contre les différentes races de barbares qui vinrent tour à tour ravager l'Europe, et qui en grande partie y firent leur entrée par la Valachie et la Moldavie. Plus tard enfin, ce peuple, qu'on appelait déjà Coumans, s'étant allié aux Mices et Maurovlachs[3], détruisit complètement à plusieurs reprises les armées nombreuses des empereurs grecs[4].

Si on objectait à ce que nous venons de dire que ce peuple, puissant et belliqueux jadis, est réduit aujourd'hui à une poignée d'hommes sans force et sans énergie, si l'on passait sous silence les avantages immenses que le général Geïsmar tira de la bravoure des volontaires de la Petite Valachie, dans la dernière campagne russe contre la Turquie[5], on pourrait répondre que la Valachie, une fois érigée en État indépendant, alors même qu'elle ne serait pas assez puissante pour s'opposer aux envahissemens de la Russie, trouverait, dans son titre de nation indépendante, le droit, qu'elle n'a pas aujourd'hui, de réclamer au besoin le secours de l'Europe. En s'appuyant d'un côté sur cette Pologne, terrassée aujourd'hui, mais qui doit se relever un jour plus forte

---

[1] Mémoires de Trajan.

[2] Constantin Porphyrogén[èt]e.

[3] Le royaume des Mices se trouvait en Thrace, et s'étendait des bords du Danube jusqu'au mont Emus; les habitans descendaient en partie des colons venus directement de Rome, en partie des émigrés sortis de la Valachie à différentes époques.

[4] Nicitas, Huniade = [Nicétas Choniate], Jasakie, Anquel [Isaac Ange]. [Ne serait-ce pas une note du Valaque?].

[5] Ce fait est prouvé par soixante-douze soldats valaques décorés de la croix de Saint-George.

et plus brillante que jamais, de l'autre sur la Hongrie, qui ne peut tarder non plus de recouvrer son indépendance, la Valachie, dont les forces s'accroîtraient de celles de ces deux pays, concourrait à former avec eux une ligne de démarcation entre la civilisation européenne et le despotisme du Nord.

Un tel état de choses aurait pour effet de détruire l'alliance qui existe entre la Russie, d'une part, l'Autriche et la Prusse, de l'autre; et ces deux nations, jalouses déjà de l'agrandissement de la puissance moscovite, se verraient forcées alors d'adopter un système de gouvernement plus conforme à notre siècle.

L'Autriche a toujours eu de grandes relations commerciales avec les deux principautés, et c'est pour cela même qu'elle s'inquiète aujourd'hui en voyant l'influence russe augmenter de jour en jour dans ce pays: elle consentirait donc volontiers à donner à la Valachie un prince de sa maison pour chef; la réunion du Banat et de la Transylvanie [1] à ce nouvel État serait d'une grande importance, car cette réunion lui donnerait infiniment plus de force et plus de consistance. Mais nous est-il permis de supposer qu'une telle concession soit jamais faite volontairement pour le bonheur d'un peuple?

La question que nous venons de soulever est celle qui devrait préoccuper les habitans de la Valachie; car les campagnes fertiles et les forêts de ce pays, bien qu'elles présentent réellement au commerce de riches matériaux, n'attireront jamais l'industrie étrangère tant qu'on verra les agens de la Russie venir s'immiscer dans les afaires de ces principautés pour les diriger à leur gré.

Avant de terminer ces observations, nous devons cependant reconnaître que c'est bien en vain qu'abandonnées à elles-mêmes, à leurs propres forces, ces deux principautés tenteraient quelque chose pour arriver à une indépendance réelle. Que pourrait contre la Russie la justice de leur cause, mais en même temps leur trop grande faiblesse? Aussi longtemps que ces deux pays ne trouveront pas aide et secours dans les autres nations de l'Europe, force leur sera de se résigner à leur sort de se

[1] Ces deux provinces, soumises à l'Autriche, nourrissent plus de quatre millions d'habitans, descendant de la même nation, parlant la même langue, et ayant même religion, mêmes mœurs et usages.

soumettre à des institutions qui ne sont pas de leur choix, de reconnaître la légitimité de princes imposés par l'influence étrangère [1].

Le problème des Saxons de Transylvanie

(résumé d'une conférence donnée à Lille (février 1936).

I.

Un des problèmes les plus importants pour l'histoire du Sud-Est de l'Europe est sans doute celui de l'établissement des Saxons en Transylvanie, le développement de leur village initial en ville murée et le grand rôle qu'ils ont joué dans l'échange de produits entre l'Occident de l'Europe et ces régions orientales qui s'étendaient jusqu'en Asie, soumises à l'Empire Ottoman.

Ce commerce a été exercé par des colons venus d'une région sur laquelle il y a eu des discussions : en ce moment des historiens, influencés par certains intérêts de la politique contemporaine, voudraient les faire venir non seulement de la Moselle, dont ils parlent le dialecte — celui du côté du Luxembourg —, mais aussi de presque toutes les régions de l'Allemagne, qu'ils auraient traversées pendant leur poussée vers cette région de l'Est européen qui appartenait au roi de Hongrie.

Les documents donnent sur leur origine des témoignages qu'on ne peut pas mettre en doute et qui n'admettent qu'une seule explication : ces hôtes du roi, — *hospites regis*, — qui s'appelaient *Flandrenses* étaient des gens venant du côté de la Flandre, quel que soit le sens qu'on pouvait attribuer à cette époque à cette dénomination géographique qui s'étendait certainement sur un territoire féodal de caractère plutôt vague.

De ce nom de „Flandrenses“, eux-mêmes n'ont rien conservé, mais, en roumain, à côté de la dénomination de ces draps de Flandre dont ils ont été les transmetteurs et qu'on appelait *filendreș*, à côté du nom de *fleandură* qu'on donne à un lambeau de vêtement, il y a une famille de Bucovine dont le nom de Flondor est sans doute celui des anciens „Flandrenses“ du moyen-âge.

Ces „Flandrenses“ n'ont fait que suivre vers l'Est un mouve-

[1] *Le Polonais*, 1836, tome VI, pp. 174-181.

ment qui commence à une certaine époque du moyen-âge, qui continue pendant bien longtemps et dont font partie les croisades elles-mêmes. A l'époque contemporaine, ce courant sera continué par l'élan de la race allemande.

C'était sans doute des villageois, venant avec leurs comtes — leurs „gerebs“ — qu'on trouve dans les documents les plus anciens sur leur séjour en Transylvanie. Ils se sont établis au milieu d'une population roumaine qui est sans doute plus ancienne. Sans cette population roumaine, ils auraient été totalement incapables de se reconnaître dans un pays tellement étranger, très peu peuplé et infesté par des bêtes féroces qu'on n'aurait pas pu écarter sans le concours de la population aborigène.

Du reste, les Saxons de Transylvanie conservent jusqu'aujourd'hui un costume populaire paysan qui est visiblement emprunté à celui des Roumains et, d'un autre côté, leurs contes populaires ne sont que la reproduction intégrale des contes populaires, beaucoup plus anciens, des Roumains, chez lesquels ils sont venus du côté de l'Inde, par l'intermédiaire de Byzance[1].

Au XIV-e siècle, il y a eu ce grand changement du village saxon dans des villes d'un caractère assez imposant, d'une richesse qui a duré pendant au moins deux siècles, et d'un rôle important pour la circulation générale des marchandises à la fin du moyen-âge.

Il est bien entendu que cette transformation était essentiellement aidée par l'existence, à partir du XIII-e et surtout du XIV-e siècle, des deux formations d'État des Roumains: la Valachie et la Moldavie, qui ont fourni aux Saxons la possibilité de s'avancer du côté du Danube et de pénétrer dans la péninsule des Balcans pour y chercher les produits de l'Orient.

C'est ce qu'il fallait savoir pour s'orienter dans le problème que je suis en train de poser, problème qui n'aura pas, sans doute, ni à la suite de cette conférence, une solution définitive, mais ce que je veux dire pourrait susciter des recherches dans les archives mêmes de la région où je parle et de cette façon le problème pourrait plus tard avancer vers une solution acceptable.

[1] On n'a pas fait des études sur leurs chants populaires comparés à ceux des Roumains, qui ont des rythmes en partie communs avec ceux des Szekler hongrois.

Mais, avant d'examiner le problème lui-même du rôle que les Saxons ont joué dans la vente des draps flamands dans l'Est de l'Europe, je crois nécessaire d'expliquer ce terme même de Saxons qu'ils ont adopté pour remplacer celui de „Flandrenses" porté par leurs prédécesseurs.

Dans la péninsule balcanique, du côté des mines d'argent de Bosnie, à Srebernica, il y a eu des colons allemands appelés dans le but de travailler d'une bonne façon technique dans ces mines qui formaient un des revenus les plus importants des rois bosniaques. Venant de Saxe, ils s'appelaient naturellement: Saxons, et les documents slavons de cette époque pour le travail des mines en Bosnie les appellent *Sasi*.

Alors, comme, en Transylvanie aussi, la pénétration hongroise a été dirigée surtout vers les mines dont le travail faisait partie des revenus les plus importants du roi de Hongrie, qui a pénétré même dans la province principalement pour avoir cette source de gain, il est explicable qu'il y ait eu une confusion entre le nom de „Saxons" et la fonction qui était remplie dans le travail des mines par des colons qui n'appartenaient guère à la même province germanique.

Le commerce des draps de Flandre a été très important du côté de la Valachie aussi et, tout récemment, quelques années avant la guerre, des fouilles entreprises à Argeş, ancienne capitale de la principauté, ont ramené à la lumière le corps très bien conservé du prince qu'on peut considérer comme le nouveau fondateur d'une principauté déjà assez solidement établie, ce Basarab, créateur de l'église même où a été déposé son corps. Or, il est revêtu d'un vêtement de soie rouge portant le lys des Angevins qui venait de la Hongrie, où ce symbole a été transporté par la nouvelle dynastie royale, originaire de Naples et qui tenait naturellement à la tradition française.

Ce vêtement de soie n'est pas sans doute lui aussi sans relation avec l'activité des marchands de ces villes saxonnes qui venaient de se former, mais le principal objet de ce commerce était, comme je l'ai dit, celui des draps de Flandre, et tel privilège d'un prince de Valachie au commencement du XV-e siècle précise même l'origine de ces draps flamands: ils viennent de Louvain ou bien d'Ypres.

A côté de ces draps de Flandre, il y en a d'autres, qui sont d'une origine différente et dont le nom montre la voie qui a été suivie par les marchands : des draps de Cologne, par exemple, et, à côté, d'autres draps fabriqués en Bohême, les draps tchèques.

II.

Quant à l'origine de ce commerce, cette origine qui nous intéresse, il faut observer qu'on ne trouve dans les privilèges, assez bien conservés, des Saxons de Transylvanie aucune trace d'une colonie qu'ils auraient établie à Vienne ou sur un autre point de cette route qui mène vers l'Occident. Mais, lorsque des Saxons ont passé plus tard de l'autre côté des Carpathes, surtout en Valachie, aussi dans certaines villes de Moldavie, on peut supposer que ces nouvéaux habitants y trouvaient des origines plus anciennes.

Il n'y a pas pour les Saxons ce qui peut être constaté à la même époque pour les Polonais, c'est-à-dire pour les Allemands établis dès la moitié du XIV-e siècle par les privilèges du grand roi Casimir dans cette Galicie qu'il venait de s'annexer et où se sont développées les deux villes marchandes si importantes de Cracovie et de Léopol (Lwów).

Dans une lettre que je viens de découvrir dans les Archives Royales de La Haye [1], il y a un témoignage tout à fait important des rapports que ces Allemands de Pologne entretenaient par-dessus Vienne, où l'argent de tel marchand avait été volé, ce qui a amené l'intervention, en 1435, du roi Vladislav qui, par le moyen de celui qui venait d'être dépouillé, entretenait des rapports avec Rome elle-même. On y allait dans des buts qui étaient évidemment ceux du commerce, au profit de ces marchands de Cracovie.

Or, pour les Saxons, il n'y a rien qui puisse orienter de ce côté; tout au plus pourrait-on admettre des relations avec la capitale de la Hongrie, avec cette nouvelle capitale qu'était devenue à cette époque Bude.

Alors, par quelle voie, — parce qu'on ne peut pas admettre la voie de mer qui a été employée par les marchands polonais à

[1] Voy. le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine", 1936.

la fin du moyen-âge, — les Saxons ont-ils pu tirer ces draps de Flandre qui, bien entendu, ne se trouvaient pas à leur disposition dans tels dépôts du côté occidental de leur patrie?

Voici l'explication que je proposerais; en attendant le résultat de ces recherches d'archives que j'ai déjà recommandées.

Il faut penser qu'à cette époque du XIV-e siècle, il y avait une pénétration française sous la forme angevine sur une grande partie de l'Europe. Le royaume de France était dans les rapports les plus étroits avec ces Flandres qui, à ce moment même, arrivaient à être l'héritage d'un des princes de France, un fils du roi Jean. Il y avait en même temps la continuation de la vie angevine dans le royaume de Naples. Des Angevins de Naples avaient déjà envoyé leurs troupes en Albanie, qui a été pendant quelque temps comme une province de Charles d'Anjou.

Or, la Hongrie venait d'avoir une nouvelle dynastie qui était de la même souche. Il ne faut pas oublier que le second des rois angevins de Hongrie, Louis-le Grand, a été en même temps, par héritage du côté de sa mère, Élisabeth, soeur du roi Casimir roi de Pologne, et Élisabeth a gouverné comme régente dans ce pays qui était celui de sa naissance.

Il y avait donc un vaste territoire relié par la dynastie et qui pouvait avoir, sous beaucoup de rapports, une vie commune.

De cette façon, on pourrait s'expliquer un commerce, chapitre important de l'histoire économique de l'Europe à cette époque, qui n'a été guère étudié autrement que par ses rapports avec la Valachie ou dans son caractère local seul.

Sur la voie que je viens d'ouvrir, on pourrait ajouter ainsi aux connaissances, plutôt maigres jusqu'aujourd'hui, concernant la communauté de vie économique entre l'Occident et cet Orient, et aux rapports, qui ne sont pas toujours assez compréhensibles, dans les différents domaines, par suite de cette séparation, trop marquée, — dans laquelle il y a un peu d'ignorance et beaucoup de manque d'horizon —, entre les deux régions européennes qui, au fond, ne forment qu'une seule et grande communauté.

N. Iorga.

Monstrelet et le royaume de Chypre

A l'occasion du voyage en France de l'empereur et roi Sigismond, en 1415, la Chronique de Monstrelet[1] mentionne „le comte de Trois Citez, frère au roy de Cipre". Il est question du comte de Tripoli. Pendant les troubles de Paris, Charles VI est accompagné à travers les rues de la capitale par „le filz du roy de Chipre" [2]. Il est question ensuite d'un projet „sarrasin" contre l'île de Chypre[3]: en 1425 les Infidèles prétendent avoir tué le prince de Galilée, frère du roi. Pendant les négociations de paix, le Soudan déclare savoir que „le roy de France qui pour le temps passé avoit tousjours esté le plus mortel ennemy, dormoit pour le present" [4].

La compagne égyptienne de 1426 est largement décrite, avec la prise de „Lymeçon" (Limassol). On recommande au roi de rester à Nicosie, car „mieux valoit pays gasté que perdu" [5]. Des Français, des Allemands, des gens de Savoie, des Catalans demandent cependant le combat, qui est perdu, le roi, blessé, demeurant prisonnier, la chaîne au cou. *Ceux qui l'ont capturé lui parlent en grec.* La soeur de Janus échappe, avec ses enfants. Nicosie est évacuée, où s'installe, au palais, le chef des vainqueurs, et on s'enfuit à Famagouste, à Cérines. Comme la flotte, avec le bâtard de Bourgogne, le seigneur de Roubaix et autres, est conservée, on rappelle la garnison égyptienne de Nicosie. Le roi, dans sa „chétiveté", est forcé de défendre les hostilités; des pèlerins qui violent ces instructions sont massacrés, „comme on coppe char au maisiel".

On voit ensuite le roi mené en Syrie, puis au Caire, avec d'autres prisonniers, enchaînés deux à deux, suivis par „la bannière Nostre Dame le chief en terre". Le roi suit „sur ung petit mulet sans selle, loyé et enchaîné de chaînes de fer": forcé de s'agenouiller neuf fois, il doit baiser la terre devant le Soudan; après une heure il est mené dans une tour, où il est bien

---

[1] Éd. de la Soc. de l'hist. de France, IV, p. 145.
[2] P. 262.
[3] P. 242 et suiv.
[4] P. 244.
[5] P. 260.

entretenu, sauf la défense du vin que lui envoient secrètement les marchands chrétiens.

La régence en Chypre est donnée par l'archevêque de Nicosie, frère du roi, à Pierre de Lusignan, connétable de Jérusalem [1]. Un Génois propose de racheter Janus par une rançon de 200.000 ducats et un „trebu" de 5.000.

Le roi est libéré le jour de l'Assomption. Il vient à Cérines, puis à Nicosie, où il trouve son palais en ruine.

Le Soudan, qui aurait voulu renier (!), aurait envoyé une lettre à tous les chrétiens et surtout aux „rois d'Allemagne, de France et d'Angleterre", datant de la seconde année après „nostre noble victoire et destruccion du maleureux pays de Cyppre" [2], s'intitulant „aygle de largesse, crémeur des ennemis".

Pour le XIV-e siècle, la chronique de Jean de Noyal [3], qui mentionne le fait extraordinaire que le Pape Urbain V „baptisa l'empereur de Constatinoble", n'oublie pas de mentionner l'occupation d'Alexandrie, pendant quatre jours, par Pierre de Chypre qui „se partit pour l'effort que le Soldant admenoit contre luy", puis la mort du roi „occis en sa chambre, de son frere" et ce passage sur les rapports du roi de France avec l'Arménie: „En cest an escript le roy de France au Soldant de Babiloene pour le roy de Armenie, sa femme et ses enfants qu'il avoit prins et mis en prison, adfin de obtenir sa delivrance".

Après les recherches, si persistantes et fructueuses, d'un Mas-Latrie, après tout ce que nous avons ajouté à ces riches matériaux [4], on n'aurait pas cru qu'il soit possible d'ajouter des renseignements à ce qu'on savait déjà sur ce pays de continuelle croisade.

N. Iorga.

---

[1] P. 268.
[2] P. 284.
[3] *Annuaire-Bulletin de la Soc. de l'histoire de France,* 1883, pp. 260, 265, 267, 273.
[4] Voy., tout dernièrement, notre *France de Chypre,* Paris 1931.

Un „jacobin moldave“ au XIX-e siècle

Conférence donnée à la Société du centre d'études de la Révolution Française (janvier 1936)

Mesdames, Messieurs,

Le sujet dont je vais vous entretenir au cours de cette conférence ne concerne pas un personnage important ayant eu un rôle dans la vie politique des Roumains. Ce n'est pas même un penseur d'une certaine valeur, mais il peut être intéressant parce qu'il représente, avec ses moyens, qui étaient médiocres, une tendance de l'esprit public en Roumanie, en rapport avec les idées de la Révolution française, qui existait vers 1820.

Je n'aurais pas choisi ce sujet si le hasard ne m'avait pas fait connaître de façon tout à fait inattendue la réalité de ce personnage et si je n'avais quelque chose à corriger dans des opinions que j'ai exprimées ici même, l'année dernière, sur la pénétration des idées de la Révolution française en Roumanie.

I.

Il était question à ce moment d'un projet de Constitution, élaboré en Moldavie en 1822, au moment où la révolution grecque avait échoué. Les Grecs étant compromis aux yeux du Sultan, il ne pouvait plus être question de continuer le régime des Phanariotes. On a dû alors nommer un prince indigène contre la volonté des boïars rétrogrades, qui pensaient pouvoir installer une oligarchie, qu'ils auraient préférée, au lieu du prince qui, prétendaient-ils, coûte trop cher à cause de l'entretien de sa Cour.

A ce moment même, il y a eu ce projet de Constitution à côté d'autres dont je ne m'occupe pas, car ils sont d'une moindre importance. Mais celui-là est un projet complet. On voulait un régime comme celui qui avait résulté en Occident de la Révolution française et de la Contre-Révolution. On voulait un pays légal ayant ses organes permanents en rapport avec ce qu'on a l'habitude d'appeler „la volonté nationale“, — on est libre d'y croire ou de ne pas y croire; moi je n'y crois pas tant —; toujours est-il qu'on voulait installer un régime qui serait parti du postulat de la volonté nationale.

Ce projet a été rédigé, il a été approuvé par le prince de Moldavie dont le nom autrement n'importerait pas, mais, puisqu'il a soutenu ce projet, jouant ainsi un rôle qui n'était pas celui habituel, courant, des princes du pays, il convient de vous dire son nom: Jean Sturdza. Il était d'une grande noblesse, mais avec une éducation plutôt négligée, sachant un peu le grec et ne sachant pas davantage au-delà du grec, s'il le savait même bien [1]. Personnage très peu décoratif, mais qui a eu le bon sens d'accepter les opinions des boïars plus jeunes, d'opinions plus avancées, et cela donne un certain caractère à son règne.

Ce projet de Constitution de 1822, élaboré par des boïars qui, bien entendu, ne l'ont pas signé, et approuvé par Jean Sturdza, n'a jamais été appliqué, parce qu'il y a eu aussitôt l'intervention arrogante du consul de Russie. On pense bien qu'en Russie, en 1822, on n'était guère disposé à accepter un pays constitutionnel sur les frontières de l'Empire et, plus tard, lorsque le Tzar a dû accepter une Constitution pour les Roumains, on s'est bien gardé de l'intituler ainsi, préférant l'appeler „Règlement Organique".

On a vécu pendant quelque temps sous ce „Règlement Organique" qui, n'était, de fait, qu'une Constitution. Mais le Règlement Organique était une Constitution octroyée et qui, après sa rédaction par des boïars, a eu cette approbation du Tzar, tandis qu'en 1822 on ne voulait à aucun prix, à Saint-Pétersbourg, d'une Constitution moldave.

La Russie n'ayant pas pris l'initiative et ne se sentant aucun intérêt à admettre cette nouvelle organisation de la Moldavie, a prononcé son „véto" de la façon la plus nette.

Le projet n'a pas été cependant enterré. Comme on l'avait montré au consulat russe de Jassy, il y est resté sous le toit consulaire pendant de longues années jusqu'à ce que feu Xénopol, le principal historien des Roumains de l'ancienne génération, l'y a trouvé pour le publier avec des notes. Ensuite on s'est occupé de ce projet dont j'ai, du reste, déjà parlé ici dans une conférence qui à été publiée; on s'est occupé à en déterminer l'origine.

Car, en effet, d'où viennent les idées de ce projet et quelles sont les personnes qui ont pu travailler à son élaboration?

---

[1] Ceci bien qu'un contemporain (voy. ici-même, p. 260) prétende que ce fils d'une princesse connaissait parfaitement le français aussi.

Les idées viennent sans doute d'ici, de la Révolution française, et même quelqu'un, pendant ces dernières années, a réussi à en trouver l'original: il y a des passages qui sont extraits du catéchisme de la Révolution; on les a mis en regard du texte français. A côté, sans doute, il y a aussi autre chose. En tout cas, cela forme un ensemble un peu plus riche que la Déclaration de principes de la Révolution française.

En tout cas, une question est réglée; il n'y a rien là-dedans des traditions du pays, rien des besoins actuels de la société roumaine, mais seulement le résultat de lectures et l'influence de ce qu'on pouvait connaître sur l'histoire constitutionnelle en France à partir de la Révolution.

II.

Seulement la question de l'auteur n'était pas encore décidée. De ma part, j'avais proposé — peut-être, aussi par un intérêt de famille auquel on ne peut pas échapper toujours, —, me basant sur une source qui le dit, un mien arrière grand-père qui était à ce moment grand vornic de Moldavie, ce qui représentait une des dignités les plus importantes du pays. Un homme dont on connaît plus ou moins l'histoire, qui était assez „gauche“ pour qu'on puisse lui attribuer ce projet. Il s'appelait Georges Drăghici. Il avait un beau-frère qui, lui aussi, aurait travaillé à ce projet, Bucşănescu.

Certains historiens ont objecté qu'on ne pourrait s'arrêter ni sur le grand vornic, ni sur son beau-frère et qu'il fallait chercher ailleurs.

Depuis longtemps on avait déjà proposé un autre personnage, celui dont je m'occupe dans cette conférence, qui s'appelait Jean Tăutu.

Çe Tăutu était un personnage assez connu. Il y a eu même deux membres homonymes de cette famille qui ont joué un certain rôle, et celui dont je m'occupe est Tăutu le jeune, sur lequel, comme je l'ai dit, il y avait déjà des renseignements. Ils viennent de s'accroître par deux pièces dout l'une a une importance décisive puisque c'est par cette pièce, qui vient d'être à peine publiée, que la qualité d'auteur de la Constitution de 1822 pourrait être mieux fixée et même attribuée en définitive, *comme rédaction*, à Jean Tăutu.

Bien entendu, en rédigeant ce projet, il en avait été chargé et il était encouragé par d'autres; il savait bien qu'il y a toute une opinion publique de boïars et même de grands boïars qui abondent dans le même sens. .

Lorsque je me suis occupé, il y a une quarantaine d'années [1], de certaines manifestations d'un caractère critique révolutionnaire très avancé, je voyais autre chose, de sorte que, j'avais prononcé une dénégation de droit à son égard.

Je croyais, en effet, que l'auteur de ces morceaux dont vous apprécierez l'éloquence et même la violence devait être un ecclésiastique. Il me semblait que, d'après un beau panégyrique du plus grand des princes moldaves, Étienne-le-Grand, panégyrique dont on a fini par découvrir l'origine, car il n'était pas aussi original qu'on le croyait, l'auteur ayant lu Fléchier et Massillon, ce qui, du reste, pour le supérieur d'un couvent orthodoxe [2] n'était pas une lecture interdite, je pouvais en proposer l'attribution à ce supérieur de couvent qui s'appelait Barthélémy ou Bartholomée Măzăreanu.

Je me disais: Barthélémy Măzăreanu était probablement le fils de paysans moldaves; il avait vécu de la vie du peuple, il avait souffert lui-même, dans sa propre personne ou dans la personne de ses parents, des injustices courantes, de sorte que les deux manifestations que je mettais sur son compte: le panégyrique du grand prince moldave et les pamphlets contre l'oligarchie moldave, pouvaient s'harmoniser.

D'un côté, il y aurait eu celui qui vivait auprès du tombeau d'Étienne-le-Grand, puisque Barthélémy était supérieur du couvent de Putna dans la Bucovine où est enterré Étienne, et je me disais que nul ne pouvait mieux faire l'éloge du grand prince que celui qui vivait dans la maison pleine du souvenir du héros.

Puis, d'un autre côté, pensant à la majesté de ce prince et voyant ce qui est arrivé ensuite dans le pays sur lequel le grand prince avait régné, constatant que l'héroïsme a disparu, qu'il n'y avait plus l'ancienne classe des boïars guerriers — et vous verrez combien l'auteur de ces pamphlets s'élève avec acharne-

[1] Voy. ma préface au volume X des „Documents Hurmuzaki", publiés par l'Académie Roumaine, Bucarest 1897.

[2] Voy. notre *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea*, II.

ment contre la classe des nobles —, regrettant donc cette disparition de l'élément militaire remplacé par une noblesse d'un caractère parasite, il aurait eu raison d'être indigné contre ceux qui détenaient des places qu'ils ne devaient pas à leur mérite.

Il y avait aussi autre chose qui plaidait pour cette attribution. L'auteur de la critique dirigée contre les boïars disait qu'il y a eu d'anciens nobles qui sont devenus des paysans, ce qui est bien vrai. Les descendants des combattants d'Étienne se trouvaient parmi les rangs des paysans libres, en Moldavie, en Bessarabie, cette Bessarabie qui n'était qu'une partie de la Moldavie détachée pendant quelque temps pour être réunie à l'empire des Tzars. Maintenant même, en Bessarabie il y a des descendants d' anciens combattants pour la croix qui représentent l'élément le plus vivace, le plus fier du pays. Ils s'appellent entre eux: capitaines et s'intitulent: seigneurs. Leurs femmes demandent à être traitées de: Mesdames. Seulement ils font les mêmes travaux que les autres paysans. On les rencontre avec leurs troupeaux. Il m'est arrivé à moi-même, traversant la Bessarabie pendant l'époque de la domination russe, de rencontrer un enfant qui menait paître ses brebis. Je lui ai posé cette question: „à qui appartiennent ces brebis?". Il fallait voir alors le geste que cette question a déterminé chez le jeune gardien de troupeaux. Il s'est redressé aussitôt, m'a regardé de toute la hauteur de ses dix ans et m'a dit: „à moi!". Ces troupeaux n'étaient pas à ses parents: ils étaient à lui, personnellement.

Je me suis dit alors, en face de toutes ces considérations: voici un gardien du couvent d'Étienne-le-Grand, glorificateur des anciens boïars, initié à la vie des descendants de ces boïars qui s'étaient maintenant perdus dans les rangs des paysans, à une époque où le sentiment national commençait à s'éveiller, à avoir une forme déjà déterminée. Il pouvait très bien se faire que les moines et les supérieurs des couvents, qui étaient bien à côté des boïars, qui faisaient partie des privilégiés, aient eu de ces idées nouvelles; pendant la Révolution française, il y a eu non seulement des abbés de Paris, mais des prêtres de petits villages aux soutanes jaunies et verdies qui n'ont pas entendu soutenir la même cause que les évêques.

Tout cela marchait assez bien. Lorsqu'on fait des hypothèses, on prend d'un côté, de l'autre, des éléments qu'on rassemble, et,

avec beaucoup de bonne foi et aussi avec le grand désir de prouver certaines choses qu'on ne peut arranger d'une façon définitive qu'avec beaucoup de difficulté, on arrive à écrire son chapitre.

Or, ce chapitre, déjà fait, je dus le renier depuis longtemps. Un de mes collègues, professeur de philologie et d'histoire de la littérature, M. Ovide Densusianu, dans un article qui n'était pas trop aimable pour moi, — mais cela ne doit pas empêcher n'importe qui de reconnaître que l'adversaire a raison, — s'en prenait à Măzăreanu à travers ma personne qui lui était souverainement désagréable. Il disait: M. Un Tel, comme d'habitude, se trompe; ce n'est pas, ce ne doit pas être Măzăreanu; ce sera n'importe qui, mais ce ne sera pas celui-là.

M. Densusianu a remporté la victoire, car il a trouvé les passages empruntés pour le panégyrique d'Étienne-le-Grand dans les grands orateurs ecclésiastiques de la France et il a fait sortir pour les écrits politiques le nom de Tăutu, s'appuyant, du reste, sur des témoignages contemporains.

En effet, s'il n'y avait pas la biographie de Tăutu, une légende s'attachait à sa personne. Beaucoup de personnages plutôt obscurs donnent naissance à une légende. Cette légende est parfois approuvée par celui qu'elle concerne, mais il y a des cas où il veut s'en débarasser étant vivant. Il sait ce qu'on prépare pour sa réputation future et fait des efforts désespérés pour déclarer: „je n'ai pas été ainsi“. Il m'est arrivé à moi-même, qui ai joué un rôle très modeste dans la politique roumaine, de devoir écrire trois volumes pour expliquer que je n'ai été nullement, sous aucun rapport, l'homme qu'on s'imaginait. Il paraît que maintenant j'ai convaincu au moins une partie du public.

Cette légende de Tăutu touche son rôle secret. C'était disait-on, une espèce de Père Joseph, „d'éminence grise“ pour les révolutionnaires. C'était celui qu'on ne voit pas, qu'on ne nomme pas, qui se tient à l'écart. Mais, lorsqu'on va au fond des choses, on rencontre toujours Jean Tăutu, qui, de son côté, n'a jamais rien dit, n'a rien signé, n'a pas demandé d'être connu comme facteur. Il n'a ramené à lui aucune des manifestations constitutionnelles et libérales, révolutionnaires dans le sens le plus large du mot, qu'on trouve en Moldavie, à cette époque.

III.

Maintenant, après avoir montré l'origine de mes erreurs et la façon dont ces erreurs ont été redressées, faisant pénitence pour des opinions dont quelques-unes ont été émises dans cette salle même, arrivons à la personnalité de Tăutu, autant qu'on peut la reconstituer avec les éléments anciens, ceux qu'on avait déjà, et avec ceux qui sont venus se présenter au moment même où je commençais ces recherches. car j'arrive à croire qu'il y a des choses mystérieuses même dans le domaine de l'érudition, qui vous font parfois commettre des erreurs, mais qui ensuite vous mettent sur la bonne voie par une information fortuite qu'on ne pourrait pas attendre d'une façon normale.

Commençons d'abord par les choses que l'on savait. On savait que Tăutu appartenait à une famille assez ancienne. Le sens du mot est facile à fixer: Tăut en roumain c'est le même nom que Tóth en hongrois, et Tóth en hongrois signifie: Slovaque. Ce qui prouve qu'à l'origine de la famille, il y a eu sans doute un Slovaque. Mais ce lointain Slovaque s'était complètement roumanisé, „moldavisé“, pour ainsi dire. A l'époque d'Étienne-le-Grand, un Tăutu a joué un très grand rôle, étant employé pour des négociations au moment où ce prince était forcé de combattre le roi de Pologne, Jean Albert, qui était entré dans son pays, voulant y installer un de ses frères, celui qui est devenu plus tard le roi de Pologne Sigismond.

On a, du plus vieux des Tăutu qu'on connaisse, une magnifique fondation près de cette Moldavie septentrionale qui s'est appelée, sous le régime autrichien, la Bucovine, dans l'église de Bălineşti, édifice d'un très beau style gothique, avec des éléments d'originalité qu'on ne trouve pas ailleurs, la partie antérieure se présentant comme un clocher, à l'époque où le clocher n'était pas relié à l'édifice, comme il a été plus tard, sous l'influence de l'Occident, dans toute la Moldavie du XIX-e siècle; et, à l'intérieur, il y a des fresques très belles, de sorte que l'ancêtre de Jean Tăutu peut être encore contemplé sur les murs de cette église du district de Dorohoiu, où la Moldavie touche à la Bucovine.

Seulement, la famille a déchu rapidement après ce Tăutu auquel est liée une légende: on a raconté pendant longtemps que

le vieux Tăutu avait été chargé d'une mission à Constantinople, au moment où la Moldavie acceptait la suzeraineté du Sultan, et on ajoutait, puisque la légende contient parfois aussi des éléments de plaisanterie, qu'on lui a offert du café brûlant et, comme il ne savait pas la façon dont il faut le boire, il s'est échaudé la bouche.

Donc, après le fondateur de l'église de Bălineşti, il n'y a rien sur cette famille. On trouve bien des Tăutu, mais d'une importance très médiocre. Par dizaines, par centaines, la famille existe encore en Bucovine. Il y a même des Tăutu qui ne sont plus roumains, ayant vécu dans un milieu ruthène, et, comme il y a eu une forte infiltration de Ruthènes en Moldavie, même avant l'annexion de la Bucovine à l'Autriche, les nôtres ont perdu la connaissance de leur langue; ils se reconnaissent vaguement comme Moldaves, mais ils sont du côté opposé au nationalisme roumain. Ce sont des paysans libres, ayant la conscience de leur bonne lignée, ils n'entendent pas se confondre avec les autres paysans, de sorte que cela cadre très bien avec le ton de ces écrits dirigés contre les boïars par leur descendant. Même, cela correspond beaucoup mieux à une attribution d'auteur que pour le supérieur du monastère de Putna. Car lui-même faisait partie de ces descendants des anciennes familles qui avaient perdu leur situation. Et, comme cette famille vivait dans la Bucovine, comme elle était tout près du tombeau d'Étienne-le-Grand, comme la légende héroïque se conservait d'une génération à l'autre autour des représentants de cette famille, comme elle avait conservé le sentiment de son passé et devait être froissée en voyant des petits Grecs de Constantinople ou d'ailleurs qui étaient entrés dans les pays roumains pour prendre la place de l'ancienne aristocratie, on voit, par ses antécédents mêmes, de quelle façon s'est formée l'âme de jacobin de notre Tăutu.

On savait aussi qu'il a été boïar, mais dans les derniers rangs; il n'a jamais fait de carrière et, avec les dispositions qu'il avait, il ne pouvait pas faire de carrière. Il aurait fallu une révolution pour que Jean Tăutu arrive à jouer un rôle comme celui des chefs, plutôt improvisés, de la révolution française.

J'ai dans ma bibliothèque, par un hasard, la signature de Tăutu en français et sur un ouvrage français. Un magnifique livre —magnifique comme impression et comme reliure, parce qu'il a

fait partie de la grande bibliothèque des Maurocordato qui a été vendue au XVIII-e siècle et qui s'est dispersée, bien que le Pape, l'empereur, le roi de France eussent voulu l'acheter, et c'est par une chance tout à fait inattendue que je suis possesseur de ce volume —, la traduction par Boileau du traité sur le Sublime attribué à Longin et d'autres ouvrages de prose du même. Il porte les armes de la principauté de Valachie et les initiales du nom de Constantin Maurocordato, prince tour à tour de Moldavie et de Valachie.

Tăutu était chargé alors d'une mission, non pas très importante, mais permanente, à Constantinople. A une date qu'on peut fixer maintenant, il a trouvé à Constantinople un des livres de ladite bibliothèque et il s'est empressé de l'acheter, y apposant en français sa signature pour qu'on sache que ce livre appartient à Jean Tăutu.

Maintenant voici ce qu'on vient de trouver tout dernièrement, et qui fixe non seulement une partie de la biographie de ce type de révolutionnaire, mais aide aussi à l'attribution des pamphlets dont je parlais et de la Constitution qui lui serait en partie aussi dûe.

Publiant tout dernièrement ce catalogue d'une collection de manuscrits et de documents qui m'a été donnée par un ancien instituteur de Botoşani en Moldavie, j'ai eu la surprise d'y trouver, à ma grande satisfaction, deux pièces concernant Jean Tăutu.

Une de ces pièces ne dit autre chose que ce qu'il avait le devoir d'acheter à Constantinople : certains objets, certaines pièces de vêtements pour des personnes, ses parents et ses amis, qui ne pouvaient pas se fournir d'une autre façon. La lettre est datée du 16 avril 1825, et tel ami de Jassy demande à Tăutu, ancien comis (c'est le *comes* de l'époque constantinienne), de faire quelques commissions de la part de certaines dames de Botoşani. Il lui faut donc acheter „du drap vert et du drap blanc, le plus délicat et avec les couleurs les plus vives, dont deux pièces doivent être dorées et deux autres en couleur“.

Mais celui qui demande qu'on envoie des pièces de drap ajoute que „la délicatesse du dessin doit correspondre à la délicatesse de ces dames“.

L'adresse est la suivante : „à l'honorable mon très-chéri comme

un frère, le sieur Jean Tăutu, ancien Grand Comis, avec toute l'amitié d'un frère, à Tzarigrade", c'est-à-dire à Constantinople.

On voit Tăutu entrer au bazar et y demander qu'on lui montre toutes les pièces de drap pour voir si les couleurs correspondent à „la délicatesse des dames de Botoşani"...

Mais il y a en même temps une chose tout à fait inattendue, et la voici. Cette fois, celui qui écrit est le prince régnant lui-même, qui, le 12 décembre 1824, s'adresse à Jean Tăutu, le remerciant des bonnes nouvelles qu'il a envoyées sur les progrès de son fils „pendant le second âge de l'homme".

Et voici ce que cela signifie...

C'était au lendemain de la révolution grecque, et les Turcs pouvaient se dire que ce que les Grecs ont fait, les Roumains pourraient bien le faire aussi, car il y avait la même influence de la Russie, la même tendance vers la révolution, la même infiltration de l'esprit occidental. Jean Stourdza fut donc obligé d'envoyer son fils à Constantinople, comme otage [1]. Ayant noué de mauvaises relations, un domicile forcé lui est assigné à Tchenguelkeui [2]. On arrange son mariage avec Marie Ghica, en présence de sa mère et de ses soeurs (décembre) [3].

Comme il était si jeune, on lui a donné un précepteur. Ce précepteur, celui qui devait le conduire pendant „le second âge de l'homme", ce fut Jean Tăutu.

Mais voici l'importance de ce renseignement: le prince du pays savait donc bien lui-même qui était Tăutu. Il s'adressait à lui pour lui confier l'éducation de son fils. Or, Jean Stourdza était un homme de „gauche" puisqu'il ne pouvait employer, parmi les boïars moldaves, aucun qui eût des opinions aussi révolutionnaires que celles de Tăutu.

On peut donc affirmer que l'attribution du projet de Constitution à Jean Tăutu gagne de ce fait des chances.

---

[1] Voy. le rapport prussien publié dans nos *Actes et fragments relatifs à l'histoire des Roumains*, II, Bucarest 1896, p. 659, no. 1. „J'apprends dans ce moment (août 1822) que les fils des deux princes, Ghika et Stourdza, ont reçu l'ordre de se rendre immédiatement à Constantinople, où ils devront rester, conjointement avec les capou-kéhayas des deux principautés, pendant les sept années que durera le règne de leurs pères". Leur arrivée à Constantinople (octobre), *ibid.*, p. 662, no. 1.

[2] *Ibid.*, p. 664, no. 1. Cf. aussi *ibid.*, p. 706, no. 1.

[3] *Ibid.*, pp. 708-709.

Dans la même lettre du prince il y a une appréciation très élogieuse de ce fonctionnaire qu'on avait envoyé à la représentation diplomatique moldave de Constantinople. On lit:

„Votre conduite et vos talents, que j'ai connus pendant que vous avez été ici, sont la chose qui m'a fait vous choisir et vous envoyer dans une mission aussi délicate". Et il lui donne toute liberté pour agir de la façon qu'il jugera la meilleure.

III.

Voyons, maintenant, la façon dont parle Jean Tăutu lui-même, dans ses écrits. Il faut reconnaître à présent de quelle façon l'esprit français que connaissait celui qui s'était empressé d'acheter Boileau s'est manifesté, à cette époque, dans ces opuscules.

Observons que ces idées, à ce moment-là, n'étaient pas trop de mise en Occident vers 1824. C'était même tout le contraire, mais il y avait un parti libéral qui était attaché à ce crédo. Seulement le passage des idées occidentales dans ce Sud-Est de l'Europe retarde toujours un peu.

Tăutu a donc écrit d'abord le panégyrique d'Étienne-le-Grand, sur lequel je n'insiste pas pour plusieurs raisons dont l'une est décisive: c'est que l'originalité du panégyrique est plus que discutable.

Mais je m'arrête sur deux morceaux de polémique politique dont l'un s'appelle: *Discours d'un paysan aux boïars*, et l'autre, employant le nom de deux Autrichiens, de deux Allemands supposés, est un dialogue qui, du reste, a le même caractère que le discours du paysan et s'adresse, lui aussi, à la noblesse moldave de cette époque.

Voici ce que dit l'auteur sur la valeur actuelle de la noblesse:

„Les boïars sont maintenant une classe vicieuse. Les spéculations des Constantinopolitains et les fonctionnaires ont remplacé totalement l'honnêteté et l'héroïsme du passé."

Mais Tăutu passe par delà le Grec de Constantinople pour attaquer l'Empire Ottoman lui-même. Il faut bien reconnaître que le supérieur de couvent auquel j'attribuais jadis le morceau n'aurait guère osé traiter de cette façon l'empire auquel était reliée sa Moldavie: „Tout cela vient de cette bête féroce qu'est l'Empire turc."

Puis, montrant l'état actuel des choses dans le pays:

„Nous en sommes arrivés tous à nous ruiner“ — ce sont les paysans qui parlent — ou à un amer désespoir, car, chaque fois que quelqu'un des nôtres, poussé par les difficultés dont ils ont été saisis, est accouru vers vous... — vers les boïars — ...cela ne lui a servi à rien, mais ils sont revenus les larmes sur la figure et avec une tristesse inextinguible au coeur. Beaucoup, étant plus faibles, en sont morts, car non seulement ils n'ont été nullement consolés, mais ils ont été mis dehors avec des paroles d'injure, tellement les coutumes de ce pays ont changé et sont corrompues. Il ne faut pas vous illusionner que vous resterez, vous, si nous autres nous nous ruinons, car, si les fondements se brisent, aussitôt la maison elle même s'effondre“.

Ce langage est assez beau, et, quant aux idées, leur provenance est visible; ce ne sont pas des choses de là-bas.

L'auteur rappelle ensuite ce qui se passait à la bonne époque devant le tribunal du prince et des boïars: „chacun pouvait venir“ — et c'était la vérité — „et présenter des plaintes devant le souverain lui-même, et il devait avoir la réponse le jour même, tandis que maintenant on a introduit toute espèce de pratiques qui empêchent de rendre la justice.“

„Où sont les jugements des boïars patriotes? Leur mémoire ne sera jamais oubliée. Maintenant tout n'est qu'un vain nom, une fumée. Voici comment la noblesse moldave passe son temps: elle vit dans la paresse, dans l'inertie. On cherche à raffiner sur le costume“ — il ne faut pas oublier la demande d'envoyer des „choses délicates“ pour les dames de céans ...„et à élever des palais. Vous occupez les places des ancêtres, mais vous ne faites pas ce qu'ils ont fait, eux: vous portez leurs noms, mais vous suivez votre chemin.“

Plus loin:

„Des intrus“ — c'est-à-dire les Grecs — „vous subjuguent, et combien vous vous dégradez en les flattant et en vous faufilant à leurs côtés pour vous gagner une vaine gloire, et combien ils vous dominent lorsque nous, les pauvres, nous souffrons!

„Vous dormez, sans vous retourner, au sein de la paresse, vous réveillant seulement pour vous aiguiser les dents les uns contre les autres.

„Une nouvelle génération, pire encore, se prépare avec une très

mauvaise éducation. On apprend à lire sans avoir gagné des moeurs à douze ou quatorze ans, pour commencer une vie de luxe et de débauche. Vos conversations sont empreintes d'immoralité. Vous ne lisez rien, vous ne voyagez pas à l'étranger. Des Grecs mesquins, faux, avides, arrogants avant tout, sont les maîtres du pays".

Après avoir présenté de cette façon la noblesse, dans une génération et dans ce qui se préparait pour l'avenir, l'auteur parle des descendants des anciens boïars, qui sont devenus des paysans, obligés de payer l'impôt, parce que la noblesse était exempte —et surtout sous le règne de Jean Stourdza —, de payer l'impôt à l'État: „Les nouveaux maîtres du pays font que les trônes sont maintenant mis à l'encan, que les derniers des Ismaélites ne font que combattre et insulter les chefs de la noblesse du pays" — les Ismaélites, ce sont les Turcs. Et ensuite: „Ce que nous avions, nous l'avons donné en entier. Ces terribles agents du fisc viennent maintenant enchaîner nos femmes et nos enfants et nous insultent, nous couvrent d'injures, nous infligent des châtiments cuisants au point de nous dégoûter de la vie. Autant que nous avons eu quelque chose, nous l'avons donné; maintenant tout est fini.

„Mais on ne croit pas à notre parole; on nous bat pour que nous donnions ce que nous n'avons pas; nous venons donc vers vous et vous ne nous écoutez pas.

„Nous ne pouvons pas vivre à cause des tortures, et vous, non seulement vous ne prenez aucun soin de nous, mais encore vous nous insultez de toute façon et nous mettez au rang des bêtes. Vous dites: ces manants n'ont pas d'intelligence, ils n'ont besoin de rien, ce qu'ils ont, il faut le leur prendre".

„Vous n'êtes pas faits" — continue l'acte d'accusation — „d'une autre argile que nous, étant vous-mêmes des hommes tout comme nous. Vous devez reconnaître que nous avons le droit de posséder ce qui nous est utile, mais où entendre parler de pitié dans ce pays?

Maintenant, pour avoir son droit, il faut payer, et la vérité brillerait comme le soleil qu'elle peut être obscurcie par les cadeaux. Vous vous comparez à Dieu; il manque de peu que vous ne demandiez à être encensés".

Le tableau est très noir; seulement il arrive qu'on puisse contrôler ces assertions. On a trouvé, il y a quelques années, des archives de boïars, archives que j'ai publiées, et dans lesquelles on voit qu'en dépit des Phanariotes, les boïars à cette époque conservaient beaucoup de leurs anciennes traditions. C'était de bons chrétiens, et ils avaient un sentiment de solidarité. Aussitôt que les agents du fisc ou ceux de l'administration agissaient d'une certaine façon à l'égard des paysans, il y avait toujours l'intervention du pouvoir princier. Il ne faut pas oublier que, dans la vie générale ottomane, le principal souci était celui de contenter les pauvres, et, si un prince s'avisait, comme Catherine II l'a fait en Russie et, du reste, presque tous les Romanov, de soutenir la classe dominante contre les autres, on encourait le risque d'être appelé à Constantinople, et cela pouvait amener la destitution du prince et même sa condamnation à mort. De sorte que, même s'il y avait eu des états d'âme comme ceux que le violent pamphlet attribue aux boïars, on pouvait recourir toujours à ce frein du prince, qui était „démocrate", appartenant à un Empire qui, dès l'époque romaine, par dessus l'époque byzantine, se fondait sur une certaine démocratie.

Mais, pour Jean Tăutu, il ne s'agit pas de réalité. Autrement, il n'aurait pas été un jacobin. Parce que l'esprit d'un jacobin est composé, bien entendu, de constatations réelles, de souffrances authentiques, de tendances vers la justice et vers la liberté, mais il y a en même temps un état de nerfs tout à fait spécial qui fait fermer les yeux sur les choses ne correspondant pas aux théories qui passent par dessus tout ce que peut donner la vie.

Alors, pour montrer combien ces tendances jacobines qui partageaient une société dans plusieurs classes, pour soulever une classe contre l'autre, pour détruire la continuité historique et la remplacer par les résultats d'une théorie d'autant plus inapplicable qu'elle est plus parfaite dans ses lignes apparentes, pour montrer, dis sje, combien ces tendances jacobines se poursuivaient jusqu'au bout dans l'esprit de Tăutu, il faut vous lire les menaces qui finissent un de ses pamphlets:

„Sachez que, bien que nous soyions des rustres déraisonnants, comme vous le dites, nous nous défendrons seuls, car néanmoins nous sommes les plus forts.

„Notre patience ne résiste plus: ou bien vous nous donnez la jus-

tice, ou bien c'est nous qui la prendrons. Car nos vieillards nous raccontaient que, jadis, à une époque déjà lointaine, les boïars étaient devenus outrecuidants. Ils avaient perdu les bonnes coutumes : tout était fait d'après leur opinion. Et ils nous disaient aussi que jusqu'à ce que nous n'ayons trempé nos haches dans leurs sang, nous n'avons pas mis ordre à l'état de choses".

Naturellement, on n'est pas allé plus loin, parce que, d'abord, il y avait là un prince qui était tout prêt à soutenir les représentants de ce courant de gauche, un prince constitutionnaliste, mais se sentant le devoir de maintenir l'ordre à tout prix. Il y avait aussi un parti de la noblesse qui avait les mêmes opinions que Tăutu ; mais les vieux boïars rétrogrades, qui désiraient une oligarchie, ne voulaient pas de l'ordre nouveau. Cependant le pouvoir était dès 1830 entre les mains d'une génération qui n'aurait pas écrit ce que vous venez d'entendre, mais qui, s'exprimant d'une autre façon, désirait inaugurer une ère de réformes.

Mais, aussi, la guerre a éclaté entre Russes et Turcs, cette guerre qui a fini en 1829 par le traité d'Andrinople. Après ce traité il y a eu une nouvelle agitation constitutionnelle, qui a donné le Règlement Organique, oeuvre de cette seconde génération de boïars progressistes qui se formait en ce moment-ci, ayant plus ou moins l'esprit de Tăutu.

De cette façon, au lieu d'avoir une brusque et vaine révolution, on a eu une évolution sage, sans aucun mouvement de transformation violente. Si Jean Tăutu, dont on ignore le reste de la vie, avait pu vivre jusque vers 1848, quand il y a eu une révolution d'étudiants à Bucarest et un mouvement d'intellectuels à Jassy, qui a contribué à renouveler le pays, il aurait pu dire que ce qu'il avait désiré une vingtaine d'années auparavant était devenu une réalité.

S'il m'arrive l'année prochaine de parler encore dans cette salle, où M. Sagnac a eu l'amabilité et la bonne grâce de m'inviter, je pourrais ajouter aux opinions de Tăutu ce qui leur correspond en Valachie et de la part des plus grands, même parmi les principaux boïars, dans le même sens.

En finissant, je dois dire qu'on a trop écrit l'histoire de toutes les campagnes, de tous les massacres, de toutes les intrigues, qu'on a trop recueilli les anecdotes; les personnes de bonne vie

et de mauvaise vie ont trouvé toujours leur chapitre dans l'histoire.

Il y a eu, en échange, pour la pensée humaine des bibliographies et des analyses ne signifiant pas la présentation de ses luttes et de ses triomphes.

Je crois que le moment est venu de témoigner de la reconnaissance à ceux qui ont fixé cette partie de l'histoire. Il faudra commencer à s'occuper de ce qui a été toujours la partie essentielle et la plus noble de l'humanité, c'est-à-dire la pensée.

Suivre la pensée humaine à travers les époques, c'est faire non seulement une bonne oeuvre d'historien, mais en même temps contribuer â l'élévation de cette espèce humaine à laquelle nous appartenons tous.

N. Iorga.

OBSERVATIONS DE M. SAGNAC.

Mesdames et Messieurs,

Permettez-moi de remercier une fois de plus — car ce n'est pas la première fois que M. le président Iorga parle à la Société du Centre d'Études de la Révolution; permettez-moi de le remercier très vivement de sa très belle conférence.

Elle paraît en apparence porter seulement sur un homme dont je ne connaissais même pas le nom, et elle porte en réalité sur un des aspects les plus importants et les plus intéressants de l'histoire de la pensée politique et sociale de la Roumanie vers 1825-1830.

Il y a évidemment des rapports entre cette Roumânie de 1820 et la Révolution française et même le classicisme français, car, comme l'a très bien montré M. le président Iorga, ce ne sont pas les jeunes poètes de cette époque, les romantiques qui sont parvenus à travers les plaines de l'Europe Centrale jusque dans le Sud-Est européen; c'est Boileau avec sa traduction du traité du Sublime de Longin. Et c'est, à côté de Boileau, des prêtres auxquels, très probablement, au XVIII-e siècle et peut-être au commencement du XIX-e, on a emprunté de très beaux sermons qu' on a prononcés devant les fidèles sans leur dire à quelle source on les avait puisés. Massillon, Fléchier, dont les oraisons funèbres étaient évidemment peu connues à Jassy et ceux qui les ont prises à leur source ont dû faire un grand effet en les traduisant en langue roumaine devant leurs fidèles.

Mais il y a eu autre chose que Boileau; ce sont les idées occidentales qui se sont groupées, comme on vous l'a montré tout à l'heure, avec les idées d'affranchissement à l'égard de la Turquie et même, en certains cas, à l'égard de certains boïars.

Ces boïars, contre lesquels on lutte, que l'on attaque, mais ce sont les nobles français intransigeants, les nobles qui ne voulaient pas abandonner leurs droits seigneuriaux, ceux qui ne voulaient absolument rien faire pour les paysans en 1789.

Seulement, de même en France il y avait des nobles libéraux qui ont abandonné leurs privilèges dans la nuit du 4 août avant même les bourgeois, et ils ont forcé les bourgeois à les abandonner. Car les bourgeois étaient propriétaires de fiefs; c'était des seigneurs aussi, mais, étant d'extraction plus basse, comme fils de drapiers ou de commerçants, ils étaient beaucoup plus attentifs à leur bourse. Ils ne voulaient pas céder leurs droits, et ce sont les La Fayette, les gens de la haute aristocratie, le duc d'Aiguillon, le seigneur le plus riche de France, ce sont ceux-là qui ont fait une révolution qui était bien autre chose que la prise de la Bastille, une révolution comme on n'en avait jamais vue en France. De même il y avait en Roumanie des boïars intelligents, des boïars qui n'attendaient pas les menaces et qui voulaient aussi des réformes. C'est précisément cette rencontre de cet esprit des boïars libéraux, aux idées occidentales avancées, avec celles de Tăutu, avec celles du prince qui ont fait aboutir à cette Constitution qui ne porte pas le nom de Constitution à cause de la Russie, au Règlement Organique de 1834, Constitution de pays occidental appliquée à la Roumanie.

Il y aurait encore beaucoup de choses intéressantes et si neuves à relever dans l'admirable conférence que vient de nous faire M. le président Iorga. Je tiens à le remercier particulièrement de sa péroraison qui m'enchante, car ce qu'il y a, évidemment, de plus important dans l'histoire générale, c'est l'esprit humain, c'est l'histoire de l'esprit humain.

Je rappelle ce que disait Renan, qui n'a pas enseigné ici, mais à côté: il disait toujours dans ses cours et dans ses préfaces, soit sur les origines de la religion d'Israël, soit sur les origines du socialisme, qu'il fallait s'attacher avant tout, et que pour sa part il s'y attachait surtout, à l'histoire de l'esprit humain. C'est cette histoire de l'esprit humain, de la civilisation humaine, civi-

lisation morale, intellectuelle, politique, qui doit élever l'homme, au lieu de l'abaisser et qui aurait élevé les ouvriers, les paysans à un niveau supérieur d'humanité au lieu de leur donner uniquement de la T. S. F. et des insanités — permettez-moi l'expression.

C'est ceux-là qu'il faudrait élever un petit peu à un niveau supérieur, de manière à faire une France, une Roumânie, une Europe et un monde autre qu'il n'est, et non pas seulement un monde mercantile, un monde égoïste, mais un monde véritablement éclairé, désintéressé, supérieurement moral.

Je vous remercie encore, M. le président, de votre belle conférence. (Vifs applaudissements.)

COMPTES-RENDUS

F. Dölger, *Die Abfassungszeit des Gedichtes des Meliteniotes auf die Enthaltsamkeit.* Extr. de l'„Annuaire de l'Institut de phil. et d'hist. orientale, t. II, 1933-34 (Mélanges Bidez), Bruxelles 1934, pp. 315-330.

Cette excellente étude aboutit à trancher définitivement la question de l'identification du poète et à fixer la date de la composition du poème.

M. Dölger nous donne d'abord la liste des Méliténiotès relevés par les sources et fixe les raisons qui pourraient nous conduire à établir le nom de l'auteur de notre poème. De sérieux indices tirés de leurs oeuvres permettant de circonscrire le choix entre Constantin, qui accompagna en 1270 Jean Bekkos en ambassade à Saint Louis, et Théodose, grand sacellaire, archidiacre de Sainte Sophie et διδάσκαλος τῶν διδασκάλων. Mais le premier ne pourrait pas être indentifié avec l'auteur du poème, vu le caractère de ses écrits (deux traités sur l'Union et sur la procession du Saint Esprit). Reste Théodore, dont les oeuvres sont soumises à une pénétrante analyse qui prouve combien toutes ces oeuvres s'harmonisent par leur contenu: Le *Diatessaron*, vaste exégèse morale et ascétique, témoigne d'une facture littéraire identique à celle du poème; l'Ἀστρονομικὴ Τρίβιβλος, qui accuse le même fonds d'idées, emploie des sources grecques (Théon, Ptolémée). M. Dölger, qui a préparé toute une dissertation, encore inédite, ayant pour objet notre poème, est à même d'en souligner les

traits caractéristiques. L'auteur du poème Εἰς τὴν Σωφροσύνην témoigne d'un intérêt exceptionnel pour l'Astronomie. Dans la description du Palais de Sophrosyne on trouve un véritable Planetarium. De tous les héros représentés sur le mur d'enceinte du jardin ce sont les astronomes qui retiennent particulièrement l'attention de l'auteur. L'astronomie était donc pour lui une occupation favorite, et cela permet d'admettre l'identité de l'auteur du Diatessaron et de l'„Astronomikè Tribiblos" avec celui du Poème sur la continence.

M. Dölger invoque encore à l'appui de sa conclusion les allusions étymologiques au nom du poète (Θεοῦ δῶρον) et à sa qualité de διδάσκαλος τῶν διδασκάλων (V, 2874 et suiv.). Enfin le savant allemand établit, avec preuves à l'appui, qu'on ne saurait placer la composition du poème qu'entre c. 1355 et 1395.

* * *

Ph. Coucoulès, Παιδικά τινα παίγνια κατὰ τοὺς βυζαντινοὺς χρόνους. Extr. de l'Ἡμερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος τοῦ 1935, Athènes, pp. 353-377.

Tandis que les anciens nous ont décrit les jeux d'enfants, et leurs monuments nous en représentent souvent des scènes, on n'en trouve chez les écrivains de l'époque byzantine que peu de références. Aussi le savant grec, qui connaît si bien la vie sociale de Byzance, mérite-t-il notre reconnaissance pour avoir réuni dans ce travail les mentions si rares des écrivains byzantins (St. Jean Chrysostôme, Michel Choniate, Eustathe de Thessalonique et les lexicographes) concernant ce sujet.

Ce qu'il y a à remarquer, en lisant ce travail, c'est que presque tous ces jeux enfantins trouvent encore leurs correspondants non seulement dans la Grèce moderne, mais aussi dans d'autres pays. Il suffit de relever le jeu à la balle (σφαῖρα), aux osselets (ἀστράγαλοι, κόττια), le cache-cache (χαλκῆ μυῖα, aujourd'hui τυφλομυῖα), le jeu aux chevaux (κάλαμον περιβαίνειν, enfourcher le roseau), le jeu de course (ἀμπάρρα, τὸ ἐγκεκαλυμμένον οὐμπίζι), le jeu aux cailloux (πεντάλιθα), la toupie (ῥόμβος, στρόβιλος, etc.), pour comprendre que tout cela s'explique par la survivance d'un très ancien substratum commun.

* * *

Moravcsik G., *A magyar szent korona görög feliratai* (Értekezések a nyelv-és széptudományi osztály köréből, XXV, 5, Budapest 1935), 52 pages in-8 ^{0}, avec résumé français et 8 planches.

Malgré le grand nombre de travaux consacrés à lą célèbre couronne byzantine, accordée par l'empereur Michel VII Doucas au roi Géza I-er de Hongrie, l'étude de M. Moravcsik apporte quelques mises au point qui font mieux comprendre la valeur artistique et historique de ce monument.

Il réussit d'abord à corriger l'inscription du portrait en émail du roi hongrois qui reçut cette couronne. On avait toujours lu comme suit l'inscription: Γέωβιτζ δ[εσπότη]ς πιστὸς κράλης Τουρκίας. Mais M. Moravcsik a parfaitement raison de considérer comme impossible un abréviation δ'c pour le terme δεσπότης. Il démonstre qu'il faut lire AC, et qu'on a affaire avec la terminaison grecque du nom, qui doit être lu: Γεωβιτζὰς. On n'a qu'à en regarder la phototypie pour rendre raison à l'auteur: cet A est absolument identique à celui du mot κράλης et il porte simplement l'accent (on le remarque aussi sur l'A du terme Ῥωμαίων), ce qui a pu être pris pour le signe d'abréviation.

L'auteur fait aussi des remarques très justes sur le sens du titre de *despotes*, qui serait ici incompréhensible, sur celui de l'épithète πιστὸς accolée au terme de κράλης, sur l'acception du nom byzantin de Τουρκία, désignant le pays hongrois; il éclaircit enfin les circonstances politiques qui ont valu au roi Géza I-er cette couronne d'allié de l'empire.

* * *

A. Sigalas, Ἱστορία τῆς ἑλληνικῆς, γραφῆς, Thessalonique 1934, VI, 327 pages in-8 ^{0}.

Le livre de M. Sigalas est un véritable manuel de l'écriture grecque, digne de prendre place parmi les plus méritoires qu'on possède sur ce vaste sujet.

L'auteur commence par les origines de l'écriture, s'arrête à celle des Égyptiens, expose les rapports de l'écriture grecque avec l'écriture sémitique, éclaircit l'introduction de l'alphabet phénicien chez les Grecs par l'intermédiaire des Crétois et des Doriens des Cyclades. Il retrace ensuite le développement de l'écriture hellénique depuis la plus haute antiquité jusqu'au IV-e siècle av. Jésus-Christ. L'épigraphie y est mise largement à contribution, et M. Sigalas

remarque combien les alphabets grecs locaux ont influé sur les modifications subies par l'écriture grecque.

L'évolution de cette écriture à partir du IV-e siècle av. Jésus-Christ remplit le reste du volume: c'est toute la paléographie grecque, au sens le plus large du mot, avec ses caractères selon les époques, illustrée par les nombreuses reproductions photographiques que l'auteur ajoute partout au texte.

Un chapitre spécial traite de la transmission de l'écriture grecque: alphabets italiques, écriture copte, runique, gothique, arménienne, slave, etc.

La bibliographie indiquée à chaque division du livre fait montre d'une lecture étendue et rend un précieux service au lecteur.

Le volume finit par deux suppléments: le premier a pour objet les abréviations, la tachygraphie et la cryptographie; le second les deux signes, longtemps controversés: tsâdê et samech.

* * *

G. Stadtmüller, *Michael Choniates Metropolit von Athen (ca. 1138—ca. 1221), Orientalia Christiana,* vol. XXXIII, 2, Rome, *Pont. Inst. Orient. Studiorum*, 1934, 202 pages, in-8^{0}.

Depuis presque un siècle se manifeste un vif intérêt pour tirer de la poussière des bibliothèques tout ce qui est sorti des mains du Métropolite Michel Choniatès. Aussi cette grande figure de l'Église et de la littérature byzantines peut-elle être mieux connue. à la lumière des faits et des documents.

M. Stadtmüller a su profiter de cet avantage; il nous a donné une monographie qui repose sur la documentation la plus étendue et qui marque un progrès évident par rapport aux biographies consacrées auparavant à ce personnage par Elissen et Lambros.

Le travail se divise en deux parties. Dans la première, l'auteur nous retrace la vie de Michel, dans tous ses détails. Né à Chonae, en Phrygie, il y fit ses premières études, sous la direction du Métropolite Nicétas et vint les continuer à Constantinople, à l'école du Patriarcat, à la tête de laquelle se trouvait alors l'illustre Eusthatius.

Michel commença ensuite sa carrière comme secrétaire au service du Patriarcat et, sous Alexis II (1180-1182), il entra dans la chancellerie impériale. En 1182 (date définitivement fixée par

l'auteur), il fut appelé comme Métropolite à Athènes et remplit cette mission jusqu'à la prise de Constantinople par les Latins. La ville, autrefois riche et célèbre par sa supériorité intellectuelle, était maintenant appauvrie et dépeuplée, plongée dans une profonde misère. Le prélat fit tous ses efforts pour la secourir; jamais il ne cessa d'intervenir auprès des empereurs et des grands personnages de l'empire afin de soulager les souffrances d'une population exaspérée par la spoliation des gouverneurs et par les coups hardis des pirates. Le gouvernement était incapable de remédier à ces maux. Au milieu de ses tristesses, le Métropolite trouve une consolation dans ses études. Il réunit à Athènes une vaste bibliothèque, qui devait être ruinée par la domination des Latins.

Dès l'installation du duché d'Athènes, le prélat dut quitter sa place; il se réfugia à Kéos, auprès de l'évêque de l'île. Il y passa douze ans, s'intéressant toujours à ses ouailles et cherchant dans l'étude et dans l'enseignement qu'il donnait à quelques fidèles, l'oubli de ses peines.

En 1217, Michel quitta l'île de Kéos et alla se fixer au monastère du Prodome à Mountinitza (Bodonitza). La connaissance de ce fait nous la devons aussi à M. Stadtmüller. Cest là qu'il finit ses jours en 1222.

La seconde partie du travail contient huit „excursus", dans lesquels l'auteur met au point quelques questions qui touchent au sujet. La question des manuscrits des oeuvres de Choniatès, la chronologie de ces oeuvres sont traitées avec ampleur, dans les premiers. La quatrième nous apporte une véritable découverte: le nom de famille de notre personnage, transmis sans contrôle depuis Wolf, ne se retrouve dans aucun de multiples manuscrits des oeuvres de Michel. Le patronyme d'Akominatos serait donc à rejeter. Nous signalons enfin le VI-e excursus, contenant le texte réédité de l'„Hypomnestikon" adressé par le Métropolite à Alexis III Ange. L'auteur l'accompagne d'un commentaire qui porte sur les termes difficiles ou rares, ce qui rendra aux lecteurs un précieux service.

Initié par le regretté Heisenberg, le travail de M. Stadtmüller fait honneur au Séminaire de Munich, dirigé par M. Dölger avec une compétence digne de ses grands prédécesseurs.

* * *

A. Sigalas, Ἀπὸ τὰ ἀρχεῖα Κοζάνης: νέα πηγὴ ἀφορῶσα τὴν οἰκογένειαν Καραγιάννη, Ἡμερολόγιον δυτικῆς Μακεδονίας, pp.1932, 167-177.

La famille de Καραγιάννης, originaire de Κοζάνη, joua un rôle important en Autriche, où Georges Karaïannis s'établit pour affaires en 1760. Il prit ensuite une part active au développement de l'industrie en Saxe et Frédéric-Auguste l'éleva en 1792 au rang de noble; la famille apparaît depuis cette date sous le nom de *von Karajan.*

M. Sigalas expose dans ce travail la généalogie de cette famille naturalisée en Autriche. Un de ses membres, Théodore von Karajan, dirigea la section des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Vienne; un descendant de celui-ci, Max, se distingua comme professeur à l'Université de Graz, son frère Louis comme médecin. Leurs fils se trouvent actuellement au service de l'État.

N. Bănescu.

Abraham Galanté, *Nouveaux documents sur Sabbetaï Sevi*, Istambul 1935.

Sabbetaï Sevi fut au XVII-e siècle un faux messie qui avait un peu tardé. Le zèle de M. Galanté, qui n'est pas à sa première oeuvre historique, a rassemblé des documents nouveaux sur ce prophète malchanceux. Ils sont, sauf un précieux récit arménien et quelques pages de l'Histoire ecclésiastique de Mélétius d'Athènes, uniquement d'origine juive. Mais sans eux on ne pourrait pas se former une opinion juste de ce curieux mouvement religieux qui finit par le scandale du passage de son coryphée à l'Islam; il mourut en Albanie (1675).

* * *

John L. La Monte, *The wars of Frederick II against the Ibelins in Syria and Cyprus by Philip de Novara,* New-York 1936.

M. La Monte étudie jusque dans ses derniers détails, comme une large introduction à la traduction en anglais du récit de Philippe de Novare, la série de combats entre les Impériaux de Frédéric II et les Ybelins de Chypre. On y trouvera une biographie très fouillée de l'auteur des *Gestes de Chyprois* et une analyse très menue de son oeuvre, si pittoresque et d'une si grande utilité. Il y a aussi des pages de fine critique littéraire. Les faits eux-mêmes sont présentés, après le *Longobardenkrieg*

auf Cypern de Müller, avec une critique attentive. De belles illustrations présentent Famagouste, une porte de Nicosie, le château de Cérines, les tristes ruines du château des Ybelin à Piskopi, ceux du château de Dieu-d'amour ; aussi des cartes. La traduction est accompagnée de nombreuses notes allant jusqu'aux derniers détails: on ne peut pas mieux expliquer un texte historique (il est bien certain — p. 74, note 2) que Jauna, d'après Loredan, n'a fait qu'inventer la lettre de l'empereur; Jauna, si peu soucieux de la vérité est employé aussi à la page 121, note 2; p. 127, note 2: p. 163, note 1). Des parties du *Breve chronicon* de Sicile sont ajoutées en appendice avec quelques documents et fragments de chronique. Un arbre généalogique. La bibliographie, si large, finit cet ouvrage, d'une magnifique exécution (une légère rectification à la page 216 : „France *de* Chypre"). Index.

CHRONIQUE

Michel Th. Laskaris, *Ἕλληνες καὶ Σέρβοι κατὰ τοὺς ἀπελευθερωτικοὺς τῶν ἀγῶνας, 1804-1830*, Athènes 1936.

Cet excellent travail de M. Michel Th. Laskaris s'appuie sur toute une bibliographie serbe, sans négliger les travaux roumains aussi. Les influences réciproques sont fixées avec une impartialité absolue. Des pages entières sont absolument nouvelles. Sur les rapports gréco-serbes à partir de 1804 c'est une base de travail indispensable.

*

Sur la dette de la Roumanie, une étude précise de M. J. Tutuc, dans l'*Europe Orientale*, VI, 1-2. Sur les forêts roumaines M. D. Sburlan, *ibid.*

*

Dans le *Kwartalnik historiczny*, XLIX (1935), 3, M. Louis Kolankowski s'occupe du „problème de [la] Crimée dans l'histoire jagelonne" (des Jagellons) (information large et variée). M. Henri Barycz publie les notes de voyage en Allemagne et en Italie de l'évêque Georges Radziwiłł (1575). Un compte-rendu sur l'ouvrage de M. Nicolas Drăganu, *Les Roumains aux siècles IX-XIV sur la base de la toponymie et de l'onomastique* (1933).

*

Sur la navigation du Dniester, M. T. Al. Ştirbu, dans la revue *Viaţa Basarabiei*, V, 2. Dans la même revue, une étude de M. Th. Holban sur la bataille du Pruth, en 1711. Traduction des pages écrites par le prince S. D. Ourousov, en 1904, sur son voyage à Jassy.

*

Dans la *Revue de Transylvanie*, II, 3 (1936), une belle étude de M. Coriolan Petran sur „l'influence de l'art populaire des Roumains sur les autres peuples de Roumanie et sur les peuples voisins" (large analyse de la bibliographie). Beaucoup d'illustrations, très bien choisies (aux pages 301-302, mon opinion sur le caractère thrace de l'art linéaire est très ancienne). Des termes roumains comme *gulen, zukeman, gluga, kuschme, traister, koschok, schtergar* chez les Saxons de Transylvanie, pp. 307-303. Sur la frontière occidentale de l'habitat roumain, le père Étienne Manciulea.

*

Un article extrêmement important, aussi par les riches statistiques qu'il présente, est celui, très exact aussi comme histoire, sur les Roumains dans la République des Soviets, publié par M. Th. Coşcodeanul, dans la revue *Chestiuni Minoritare*, I, no. 4. Leur nombre total dépasse de beaucoup 200.000 (liste des villages; bibliographie).

*

Une description pittoresque des souvenirs de l'île de Chypre a été donnée en 1933 par M. A. Émilianidès, sous le pseudonyme d'Achille Aimilion, dans la Παλιὰ Κύπρος, διηγήματα (Athènes). A côté, des souvenirs sur Rhigas.

*

Dans les *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, de Beyrouth, XIX (1935), fasc. 3, le père Jerphanion publie des „Inscriptions grecques de la région d'Alisher (Asie Mineure)".

*

Dans l'étude de M-me Hedwig Fitzler sur la participation allemande à la politique de colonisation asiatique de Philippe II (extrait de la *Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte),* il est question aussi de la présence de la flotte ottomane dans les eaux de l'Inde en 1585-1586 (d'après l'inédit).

*

Sur Cervantes chez les Yougoslaves, son imitation, sa traduction (dès 1856-1857), l'étude de M. Milan Marković, dans la *Revue de littérature comparée,* janvier-mars 1934.

•

Sur les rapports entre la chanson épique des Roumains et celle des Serbes, M-lle Léposava (Bella) Pavlovitch, dans les *Prilozi praičabanju narodne poezije* de Belgrade, II, 1.

•

Dans le *Monde Slave,* XIII, 1, l'analyse d'un nouveau volume (LXV-LXVI) des „Archives Rouges" (aussi des documents concernant le Sud-Est européen).

•

Dans la *Politique étrangère,* II, avril 1936, une conférence de N. Iorga sur les minorités en Roumanie.

•

M. Alf Lombard, professeur à l'Université d'Upsal, vient de publier un ouvrage étendu de syntaxe historique, *L'infinitif de narration dans les langues romanes* (Upsal-Leipzig 1936).

•

De M. Septime Gorceix une étude sur les rapports entre le mémoire sur le Pacha Bonneval, publié par le prince de Ligne, et un manuscrit découvert par l'auteur (extrait des *Annales Prince de Ligne,* XVI, 1935).

•

Dans *l'Hellénisme contemporain,* no. 7, une note de M. A. Tarsouli sur l'île de Skyros (illustrations).

•

Dans la *Revue d'histoire de la guerre mondiale,* XIV, 2, un compte-rendu du livre du général R. Segré, *Vienna e Belgrado (1876-1914),* Milan 1935.

•

M. Arpad Bitay donne dans sa brochure *Az Alba-Iulia-i r. kat. székesegyház és környéke* (Alba-Iulia 1936) des renseignements sommaires sur le plus beau monument roman de la Transylvanie, la cathédrale catholique de l'ancienne capitale de la province.

•

Dans la *Prager Rundschau*, VI, 2, M. Miloslav Niederle présente le travail économique de la Petite Entente pendant les deux dernières années.

*

Dans les Θρᾳκικά, VII, une étude de M. Manuel J. Gédéon sur les centres thraces de l'ancienne Εὐωρία (inscriptions). Des notes sur des évêques du XIX-e siècle. M. C. Myrt. Apostolidès sur le couvent de la Petritsonitissa; typique à Bucarest; belles églises du XIV-e siècle. Les portraits de donateurs à la page 69 paraissent être ceux d'une paire de nobles roumains (le prince Duca de Moldavie?). Le père Euloge Kourila s'occupe du voyage en Allemagne de Théoclite Polyeidès. Des passages du voyageur Evlia Tchélébi. Des inscriptions de Philippopolis et des environs (M. Apostolidès). Sur un métoque à Démotika, l'archimandrite N. Baphidès. Sur une bague trouvée à Istros (en Roumanie), M. Apostolidès. Folklore thrace. Dans une liste de termes employés à Loulé-bourgas on trouve la *mămăliga* (polainte) roumaine; τσάτσα serait-il de la même origine *(ţaţa)?* Bibliographie.

*

Des notes, d'un caractère très général, sur la critique roumaine, dans la leçon d'ouverture du cours de roumain à Amsterdam par M. E. Diaconide, *Iets over roemeense critiek,* Amsterdam 1936. Pour ma part, je n'ai jamais donné, comme Maiorescu, des recettes à l'art littéraire que j'ai eu toute liberté de juger dans ses tendances, voulues ou non, après en avoir jugé l'authenticité esthétique (p. 32). Une lecture plus attentive de ce que j'ai écrit sur ce sujet en convaincra, j'en suis sûr, facilement M. Diaconide.

*

Dans la *Slavonic Review,* XIV, 42, M-lle Virginie Penn finit son étude sur les philhellènes en Angleterre. En rapport avec Canon Liddon, clerc anglais, et l'évêque Strossmayer, des documents sur la Serbie en 1876 (communications avec Gladstone). Un compte-rendu, par M. D. P. Subotić, des livres les plus récents de M. Skok sur la Dalmatie et les Slaves du littoral de l'Adriatique.

*

Dans la *Religio* de Rome, 1936, une étude de M. Constantin Andreescu sur „l'orthodoxie orientale et l'unification nationale".

*

Dans la *Rassegna storica del risorgimento*, février, M. Démètre Bodin publie des pages sur la représentation consulaire de la Sardaigne en pays roumains.

*

Dans les *Berliner Monatshefte*, XIV, 50, une étude de M. Fritz von Reinol sur le complot de 1903 contre le roi Alexandre Obrénovitch (documents).

*

Dans les *Narodna Starina* de Zagreb, XII (1933), sur les rapports entre Raguse et Venise aux XIII-XIV-e siècles (par M. Gregor Čremošnik). Un article sur les Grecs marchands à Zagreb au XVIII-e siècle (par M. Gjuro Szabo). Aussi, dans les communications secondaires, des pages sur le passé de Raguse, p. 260 et suiv. (par M. Miodrag Purković) (cf. aussi pp. 267-269), pp. 277-288.

*

Dans la *Revue de Transylvanie,* II, 4, M. Silviu Dragomir présente les négociations, entre Tisza et Khuen Hédervár y, d'un côté, et les chefs des Roumains, surtout un des plus modérés, Jean Mihu, de l'autre, en 1910. Des observations sur les territoires prétendus „inhabités" en Transylvanie. M. Valeriu Puşcariu signales les plus beaux sites du pays.

*

Dans les *Orientalia christiana periodica,* II, 3-4, le Père Jerphanion analyse les publications plus récentes concernant l'archéologie chrétienne et byzantine.

*

Dans les *Atti* de l'Istituto veneto, XCV [1], M. Sergio Bettini restitue le texte de l'inscription „byzantine" de Kalabaka en Thessalie (1573), avec la mention des peintres crétois.

*

Sur la date de la mort de St. Sabbas une étude de M. D. Anastasiévitch, dans la revue serbe *Bogoslovlia,* XI, 3 (1936).

*

M. Georges T. Nicolesco-Varone publie une plaquette de traductions expliquées de la poésie populaire roumaine, *Le folklore roumain versifié,* Bucarest 1936.

*

Dans *l'Hellénisme contemporain,* 1936, juillet-août, une note illustrée, de M-me Marie Sotiriou, sur les „icônes byzantines et post-byzantines" et des pages de M-me Angélique Hatzimichalis sur les „broderies grecques et broderies méditerranéennes" (compte-rendu du livre de M. Wace, „Mediterranean and Near Eastern Embroideries", 1935).

*

Dans l'*Hesperia* d'Athènes, V' (1936), p. 206 et suiv., M. C. G. Lowe présente „le premier voyage de Fauvel à travers la Grèce" en 1780-1782 récit de Fauvel lui-même (dans les notes celles de Foucherot, qui l'accompagnait).

*

Dans les *Transactions of the Royal Historical Society*, 1935, M. B. H. Summer traite de „la Russie et le panslavisme en 1878" (biographies d'Aksakov, d'Ignatiev, de Danilevski; emploi des sources russes; offre de la Transylvanie aux Roumains — mais la Bucovine aurait passé à l'Empire des Tzars —, dans le projet de Fadéev; pp. 43-44).

*

M. Mathias Murko vient de réunir en volume ses articles sur *Les études slaves en Tchécoslovaquie* (Paris 1935).

*

Une bibliographie des travaux du regretté André M. Andréadès vient de paraître à Athènes (Βιβλιογραφία 'Ανδρέου Μ. 'Ανδρεάδου).

*

M. M. C. Daicoviciu et M. Macrea viennent de publier des „contributions à la bibliographie de la Dacie roumaine (1920-1935)" (titre en roumain et en allemand).

*

La Direction générale de la Presse en Turquie donne une brochure, de riche information sur „l'instruction publique en Turquie républicaine".

*

Dans les *Archivele Olteniei*, 1936, I, M. D. Tudor présente les matériaux archéologiques qu'il a découverts à Sucidava (Celeiu).

*

L'excellente revue *Oriente Moderno* vient de donner un index du vol. III (Rome 1936).

*

Notes surtout statistiques) sur la Bulgarie de 1935, dans *l'Europe Nouvelle*, XIX, no. 952.

*

Dans la *Rivista istorica italiana* V [1], 1, M. Giuseppe Praga, professeur à Zara, donne une vue générale sur la „bibliographie des pays balcaniques“ (la Roumanie y comprise).

N. Iorga.

NOTICES

A Satalie (Asie Mineure) le souvenir de la conquête du roi de Chypre, Pierre I-er, était encore vivant au XVII-e siècle. Henri de Beauvau, qui la visita *(Relation journaliere du voyage du Levant*, Paris, 1610) — la France y entretenait un consul pour „des cuirs et des tapis de Caramanie“, — y trouve des maisons marquées de la croix, des armoiries, „une croix de Jérusalem et trois allerions“ (p. 146).

De même, de Brèves *(Relation des voyages..., tant en Grece*, etc., Paris 1628): „Traffic des cordovans et de la manufacture des tapis appellez de Caramanie. Sur la porte de la ville se void l'image de Sainct Jean Baptiste d'un costé et d'un evesque de l'autre et en plusieurs endroits des murailles sont gravées des armes meslées de croix, de lyons rampans et de fleurs de lys“ (p. 23). Dans une grotte une fresque représente la Vierge (p. 24).

*

D'Arvieux observait à la même époque les armes de l'Église romaine à Smyrne; Mémoires, Paris 1733, I, p. 53.

*

Mentionnons aussi cette inscription sur les exploits de Pierre de Chypre, relevée par Hasluck, dans *The annual of the British School of Athens,* XVI (1909-1910), p. 185 (cf. *ibid.*, XVI, p. 270) : „Le puisant roy Piere, par la grace de Dieu roy d'Jerusalem, de Chipre, vint et prist par sa puisance Satalie le marti à XXIII iore d'aout, le ior de la feste de S. Barleme de l'ano MCCCLXΓ du Crist".

*

Ajouter à la bibliographie des luttes pour la libération de la Transylvanie cette brochure, très rare : *Question des Roumains du royaume maghyar (sic) présentée au Congrès de paix et d'arbitrage de Berne par les étudiants universitaires roumains,* 22 *août 1892, Berne, imprimerie Gebhardt, Rösch et Schatzmann,* 1892 ; pp. 15 in-8°.

*

Sur le sens de „basileus" dans la chancellerie byzantine à l'époque du roi Conrad (d'après Cinnamus), Gasquet, dans la *Revue historique,* XXVI (1884), p. 1 et suiv.

*

Dans son ouvrage, *Voyage de Dalmatie, de Grece et du Levant,* I, Paris 1689, p. 46, George Wheler dit avoir trouvé en Italie „un commentaire de Ptochoprodromus sur les Hymnes de l'Eglise greque". Ailleurs, une Histoire de Tamerlan en arabe (p. 163). Sur le même, dans l'édition de 1678 (Lyon), p. 127.

*

Dans la *Relazione della città d'Athene,* par Cornelio Magni, Parme 1688, description du couvent de St. Luc, avec la mention de la légende que l'église contient les restes de „Romain, fils de Constantin VII".

*

Ajouter aux Histoires de l'Empire byzantin les „Beautés de l'histoire du Bas-Empire, contenant les traits les plus curieux et les plus intéressans, depuis Constantin-le-Grand jusques à la prise de Constantinople par Mahomet II, ouvrage destiné à l'instruction de la Jeunesse, orné de 16 planches, rédigé par P.—J.—B. N. XXX, seconde édition", Paris, Le Prieur 1814, 465, pp. in 12. Illustrations. Il commence par Dioclétien.

*

Une belle vue de Mistra, d'après Reiniger, *Griechenland*, dans l'*Insel-Almanach* de 1917.

•

Le roumain en Russie soviétique

— Observations sur un livre de lecture [1] —

C'est un livre de première classe d'école primaire, employé dans la République Moldave, opprimée par les Soviets.

Le livre este divisé en trois parties: la première (32 pages) contient l'introduction à la lecture et à l'écriture. En même temps, comme de coutume, sont données quelques phrases de texte et d'écriture ayant la même lettre initiale.

Entre la première et la deuxième partie, est la partie arithmétique. A la page 33 sont les dessins de dix différents fruits, de 1 à 10. La page suivante (34) présente l'alphabet; puis les chiffres calligraphiques.

La deuxième partie contient de petits morceaux de lecture, suivies aussi de différentes figures.

Dans la première partie, qui n'a que 32 pages, les figures sont adaptées aux enfants, quoique les auteurs auraient pu en faire davantage.

Il faut faire les observations suivantes:

D'abord, absence complète de la religion.

Sur la religion, pas un mot. Alors, par quoi la remplacent-ils? Quel est le but moral poursuivi par les Soviets à ce point de vue? Nous n'en trouvons aucun.

Sur l'origine des Moldaves, leur provenance en ce coin de la Russie du Sud, même abstention. Il y a, il est vrai, un morceau de lecture que nous reproduisons textuellement: *„La République Moldave":*

„Notre République Moldave a été fondée après la révolution d'octobre. Auparavant, les Moldaves n'avaient pas le aroit d'étudier en moldave, et il leur était très difficile de s'instruire dans les autres langues: aussi peu d'enfants moldaves allaient à l'école. Maintenant, il nous est très facile d'étudier; nous allons tous à l'école" (p. 68).

Il est certainement difficile de s'instruire dans une langue étran-

---

[1] I. Ephodiev šy A. Ignatovič, *Kuvyntu nostru [Notre parole] (Karte de četire, grupa I)*. Balta, édition de la „Moldavie soviétique", 1929.

gère, imposée par l'État; pourtant le nombre des écoliers, ainsi que des intellectuels moldaves, est beaucoup moindre que pendant le tzarisme.

Il y a tant à dire sur les Moldaves! Parmi eux se trouvent des personnalités qui ont joué de grands et importants rôles en Russie ou dans l'Ukraine.

La partie *politique* est très étendue; elle se divise en trois directives: a) *contre la Roumanie, à cause de la Bessarabie;* b) *contre l'ancienne bourgeoisie* et c) *en faveur du communisme.*

a) *„La Bessarabie.* La Bessarabie se trouve sur la rive gauche du Dniester. Elle fait partie de notre République moldave. Elle subit encore le joug des boïars roumains par lesquels elle a été occupée de force. Les paysans et tous les travailleurs y vivent péniblement: ils voudraient s'unir avec notre République pour échapper aux boïars et aux gendarmes" (69).

Et ce chant bessarabien:

„Oh, oh, oh, pauvres de nous!
Comme ils nous mènent;
Ils nous mènent comme des boeufs,
Et nous taillent comme des moutons!" (69)

Mais cela est bizarre! C'est un chant d'avant-guerre, qui dévoile, au contraire, les souffrances des Moldaves sous le régime russe.

b) Il y a non moins de choses contre l'ancienne bourgeoisie. Ainsi l'article: *„Les boïars jusqu'à la Révolution"*: Combien heureux vivaient les boïars jusqu'à la révolution! Ils avaient des terres à perte de vue et des bêtes sans nombre, des fabriques où les paysans travaillaient pour eux. Les paysans labouraient les champs, et les boyars les montraient du doigt. Les paysans fauchaient les grains, et les boïars dormaient sur l'estomac" (p. 58).

c) Puis, toute une série d'ordres communistes:

a) *„Les pauvres.* Daniel et Timothée étaient de pauvres paysans. Le temps du labour est arrivé. Daniel est venu chez Timothée pour convenir de labourer en collaboration.

„La collaboration est une bonne chose", dit Timothée, mais quelle peut être celle de deux personnes? Fondons une coopération composée de tous les pauvres du village.

— „Tu dis bien, Timothée, répond Daniel, la force est dans

l'union. Si nous, tous les pauvres, sommes unis dans les coopérations, les riches (koulaks) ne pourront rien contre nous.

„En trois jours, grâce à l'activité de Daniel et de Timothée, était fondée dans le village une collectivité qui comprenait presque tous les pauvres.

„Dans le collectivisme est le pouvoir des pauvres“ (p. 52).

Le Tracteur (p. 53) répète la même théorie:

Puis (pp. 53-54) un article caractéristique intitulé: „Le communisme“: „Constantin a attendu avec impatience le communisme, mais il ne sait pas ce que veut dire ce mot. Il demande aux camarades, mais ceux-ci ne savent pas non plus. Un jour vient du Sielsoviet le père de Constantin. Celui-ci lui demande: „Père, qu'est-ce que cela le Communisme?“. Et le père lui répond: „Quand les hommes travaillent tous ensemble pour le village entier, quand leurs récoltes et leurs bêtes appartiennent à tous, quand ils s'aident les uns les autres comme des frères, cela s'appelle le Communisme.

„Mais dans de semblables unions, où est accumulée une grande quantité de terres, on peut conduire un bon ménage et utiliser en même temps de bons instruments agricoles.

„Le communisme augmente la quantité des productions.

„Tous pour chacun, et chacun pour tous!“.

Comme toujours, le morceau de lecture est suivi d'un tableau allégorique représentant le communisme.

La suite des articles concerne la Révolution ainsi que la déification de Lénine; par exemple, *„La Révolution d'Octobre“* (pp. 58-59): „Longtemps ont souffert les travailleurs sous le joug des boïars et des tzars, qui détenaient les terres, les fabriques et les usines.

„Longtemps après, quand les travailleurs ne purent plus supporter le joug des boïars, les paysans et les travailleurs se sont dit: Nous ne pouvons plus subir le joug. A bas les boïars et les tzars!

„Alors les travailleurs et les paysans ont fait la révolution; ils ont éloigné du pouvoir et du pays le tzar et tous les boïars.

„Maintenant, les travailleurs et les paysans sont libres, ils sont même maîtres de leur avenir.

Comme conducteur des travailleurs et des paysans dans la

révolution d'octobre il y avait le Parti communiste, sous la conduite de V. L. Lénine".

Le morceau suivant est: *„V. I. Lénine“* (pp. 59-61): „V. I. Lénine a lutté toute sa vie contre les boïars et contre les capitalistes pour le bien des travailleurs. Il a beaucoup souffert de la part du gouvernement tzariste. Il a été emprisonné, exilé dans des lieux lointains. Quand les travailleurs ont pris le pouvoir, il est revenu à la tête du gouvernement des travailleurs. Mais le travail sans arrêt et la vie dans les prisons ont dérouté sa vie, et en conséquence il est mort à cinquante-quatre ans.

„L'instituteur nous avait dit. „Mes enfants, vous avez beaucoup compté sur Lénine. Il a été l'ami du peuple travailleur, ainsi que des enfants“.

„Nous avons parlé beaucoup de Lénine, comment il travaillait, combien de choses il avait données au peuple des travailleurs.

„Nous avons mis sa photographie sur le mur et autour d'elle des rameaux verts.

„La photographie de Lénine est toujours devant nous“.

Le morceau est suivi de la photographie de Lénine.

Qui a donné aux paysans la révolution d'Octobre (p. 65):

„Tout de suite après la révolution d'octobre le gouvernement soviétique a élaboré la loi suivante:

„Toute la terre du pays est la propriété d'État des travailleurs et passe gratuitement au profit de ceux qui ont travaillé pour lui. D'après cette loi, la terre des boïars a passé gratuitement aux mains des paysans“.

Comment nous avons célébré les journées d'octobre (pp. 64-65).

On raconte comment les enfants ont été dans les kolkhozes, où ils entendirent les récits des paysans sur la vie d'avant la révolution, ainsi que sur la Révolution elle-même, comment les enfants chantaient des chants révolutionnaires, ayant les placards de la République Moldave Socialiste Soviétique, ainsi que de la République de l'Ukraine.

Lénine et les enfants (p. 65): „Il était comme un père pour les enfants. Maintenant il est mort, il n'est plus parmi nous !

„Mais dans le coeur des petits enfants ses paroles vivent et flamboient“.

Les lois des octobristes (p. 65). „Les octobristes aident les pionniers, les comsomolistes, les communistes, les travailleurs et les paysans“.

Il faut aussi mentionner les morceaux copiés mot à mot du roumain:

„In“ (le lin), p. 6, d'après l'abécédaire de Costescu; *„Doi Tzaki“* („deux boucs“), p. 26; *Măscăritu* (le Bafoué), p. 13: *S'o'nţăles în vorbă“* („Ils ont compris la conversation“), p. 58.

Le reste des morceaux comprend ou des fables de La Fontaine, comme *l'Âne et le Cheval* (p. 74); *les Deux Camarades* (p. 76), *L'enfant menteur* (p. 47), etc., traduits d'après la version russe, ou transcrits d'après la version roumaine.

Voici enfin deux poésies d'une jeune novice, I. Dumitraşco, tout inoffensives, propres aux enfants:

a) *„Le vent d'automne* (57)

Le vent souffle, mugit
Dans la forêt et le village,
Il écrase l'herbe jaune.
Il rompt la feuille de l'arbre.
Ou il fouille la meule
Ou souffle dans les combles,
Soit qu'il se lamente tristement,
Comme si...

b) *Pulvérisation* (77):

Le vent souffle dans la nuit noire
En roulant la grande poussière;
Soit qu'il gronde comme le tonnerre,
Soit qu'il soupire en plongeant,
Soit que sur notre vieille maison
Il commence à plier le roseau,
Soit qu'à la fenêtre, comme l'homme,
Il commence à trembler.

L'autre poésie, *„La marche des pionniers“* (67) est composée par P. Chior, ancien commissaire de l'Instruction Publique de la République Moldave. Elle est tout à fait dans l'esprit du régime.

En général le livre laisse beaucoup à désirer tant au point de vue technique qu'au point de vue pédagogique. Donner aux enfants des choses comme celles citées plus haut, ne contenant rien pour remplacer la morale, c'est éduquer la jeunesse sur un terrain sans aucun fondement sacré, par conséquent glissant et dangereux.

N. Smochină.
